

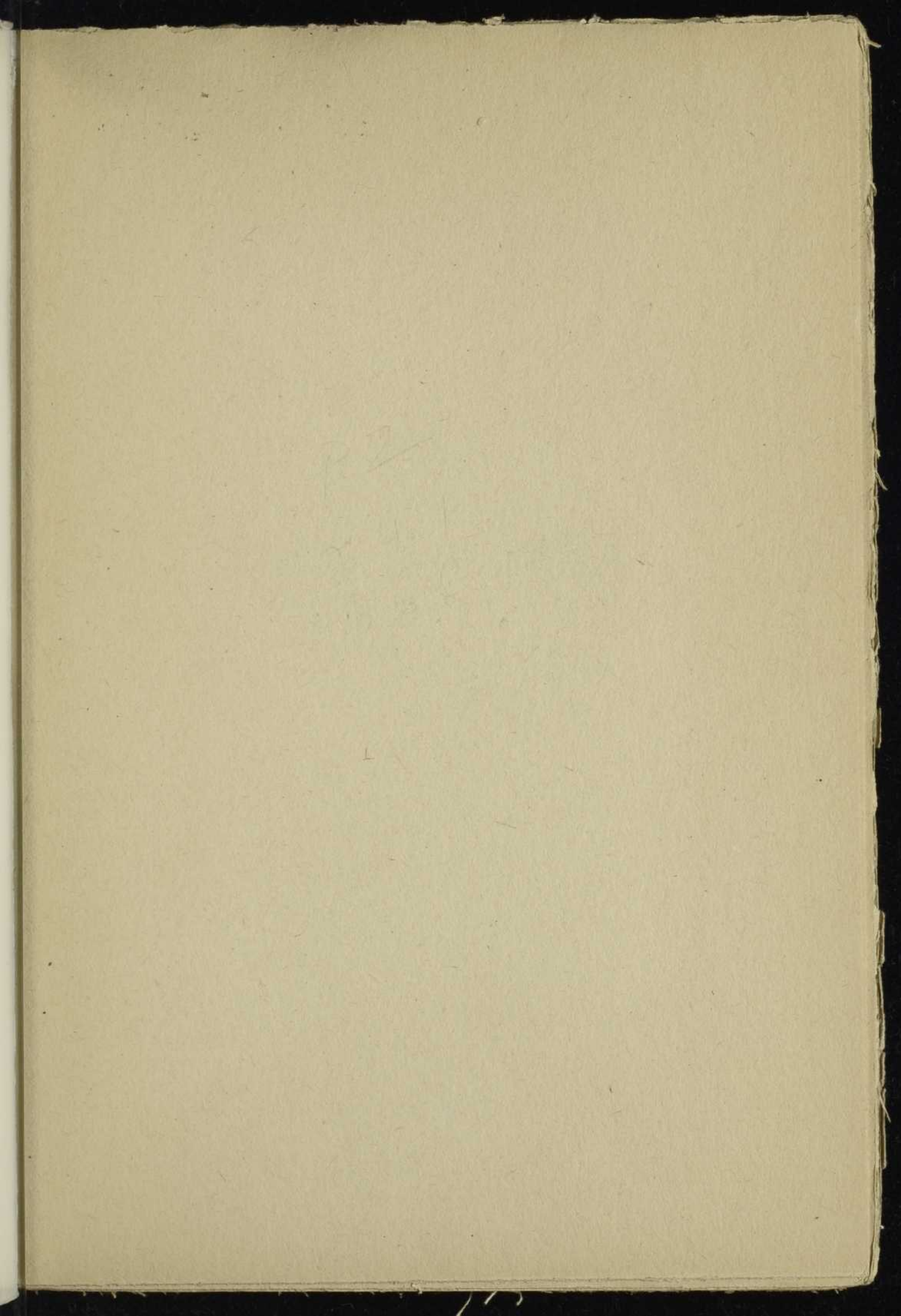
GUY BOULIZON

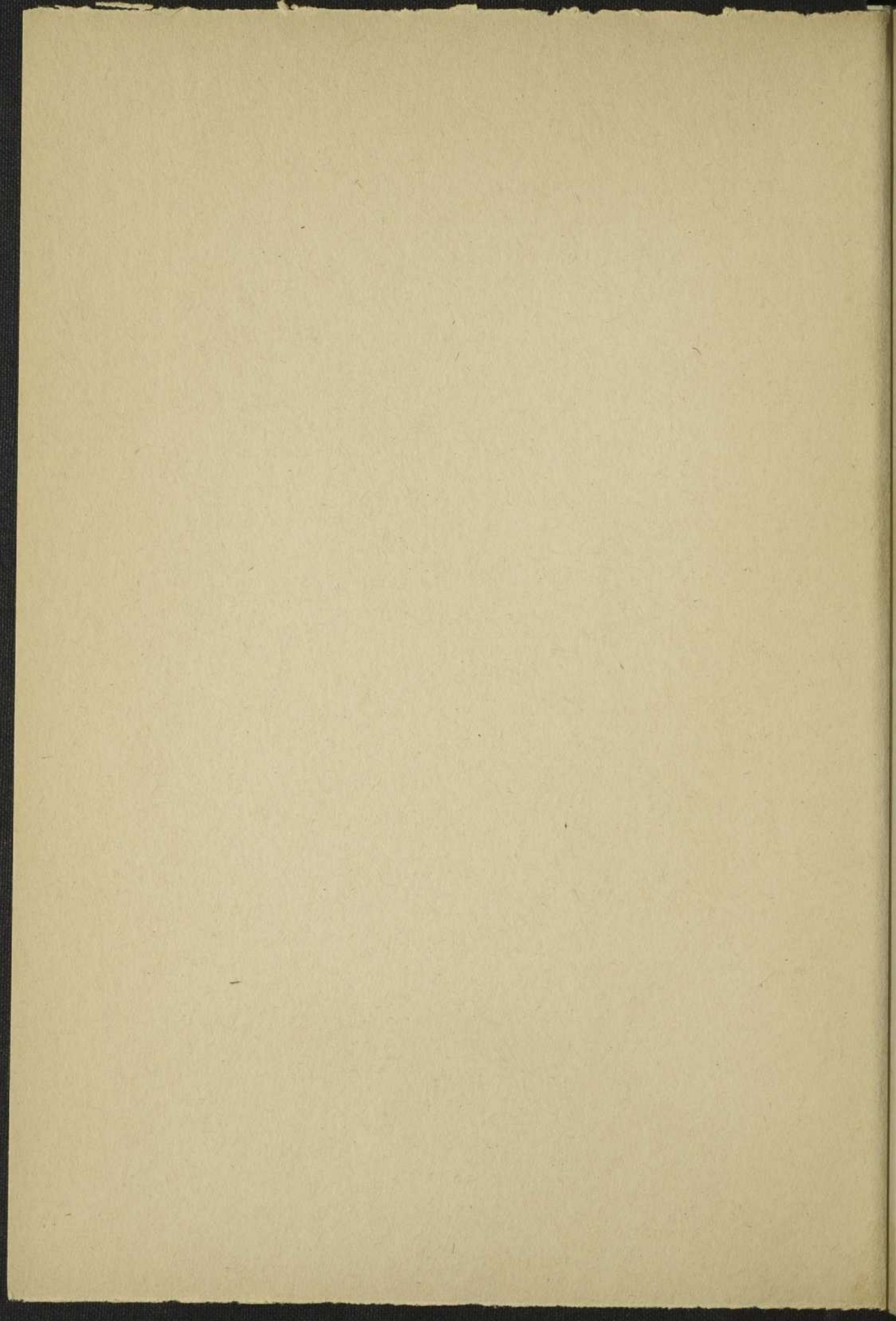
*Contes du*  
**MONT-TREMBLANT**





Bibliothèque Nationale du Québec





LES CONTES DU MONT-TREMBLANT

**OUVRAGES DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS BEAUCHEMIN**

**Poésies choisies pour les jeunes**

Trois cents poèmes choisis parmi les plus beaux des littératures française, canadienne, belge, suisse et destinés aux jeunes, depuis les tout-petits jusqu'aux grands adolescents.

**Livres roses et séries noires**

Une étude pittoresque et utile sur les lectures des jeunes et des adolescents. Des milliers de titres indiqués. Des renseignements de toutes sortes.

**Contes du Mont-Tremblant**

Des récits pleins d'humour, d'émotion et de fantaisie.

**La Croix chez les Indiens**

Dans l'atmosphère violente et aventureuse des guerres iroquoises, une jeune Algonquine: Katheri Tékakwitha entend l'appel de la sainteté.

GUY BOULIZON

**Les contes  
du  
Mont-Tremblant**

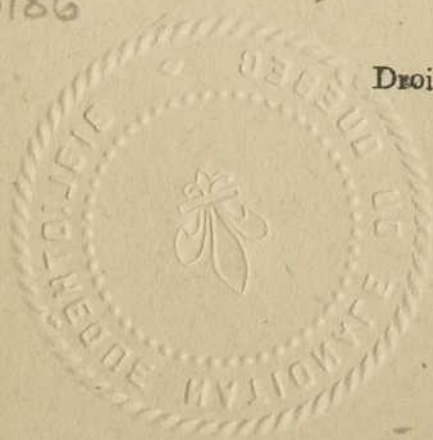
MONTREAL

ÉDITIONS BEAUCHEMIN

1958



30186



Droits réservés, Canada, 1958,  
par Guy Boulizon.

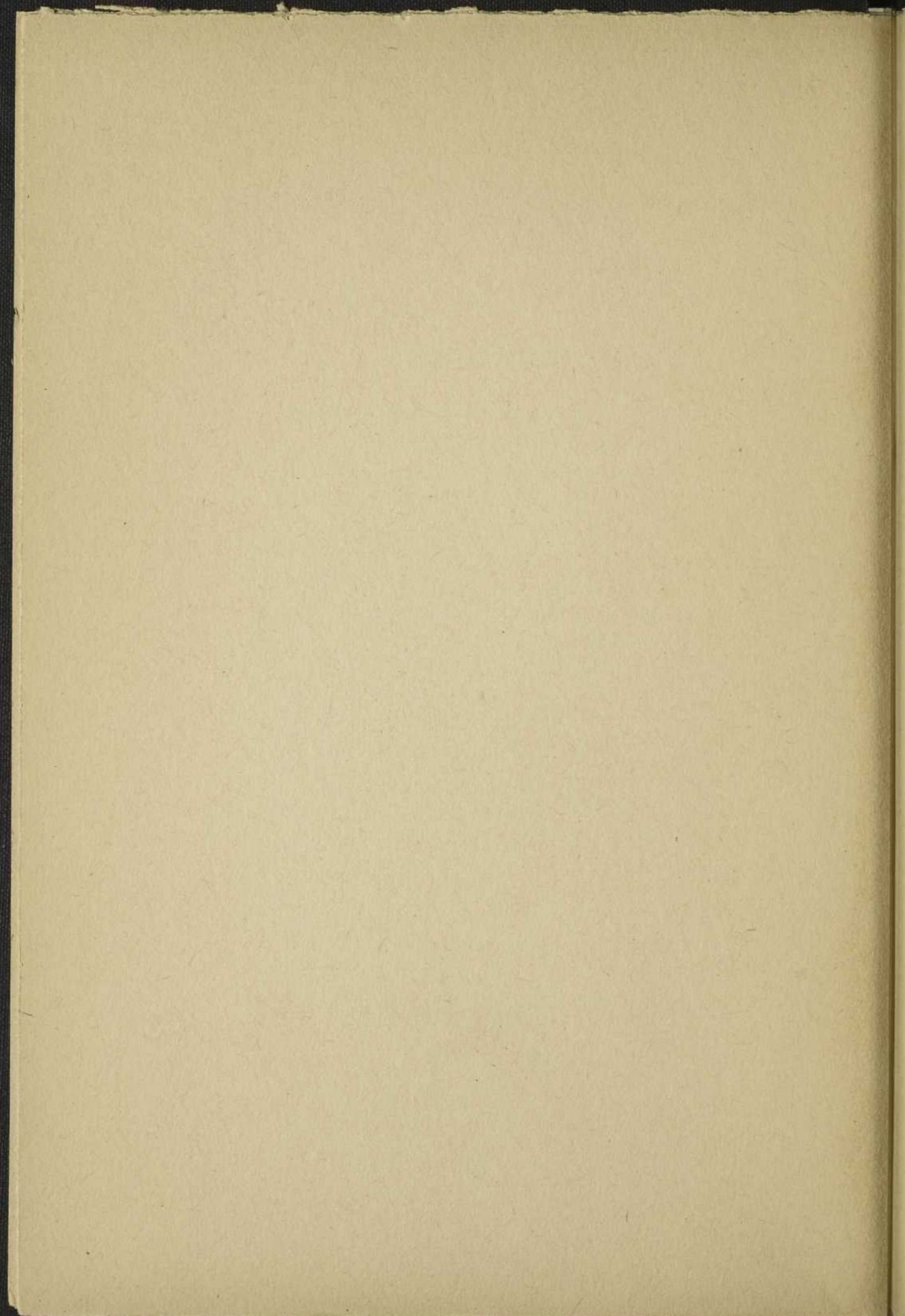
Copyright 1958.

## PRÉSENTATION

*Garçons et filles, voici des contes qui, je l'espère, vous plairont.*

*Pourquoi les ai-je appelés « Contes du Mont-Tremblant »? Parce que, derrière toutes ces histoires, aussi diverses soient-elles, se silhouette la masse étrange du Mont-Tremblant; soit que ces récits se situent dans les merveilleux paysages de ce coin des Laurentides, soit qu'ils m'aient été racontés, lors de mes séjours en cette région, par l'un ou l'autre de ces draveurs, de ces habitants, de ces guides, ou tout simplement de ces estivants qui aiment et connaissent ce pays comme nul autre.*

G. B.



## LE COCHON AUX HABITS ROUGES

*(Un drôle de Noël)*

●

Je veillais chez les Giguère, ce soir-là. Personne n'était en train et la conversation languissait... Soudain quelqu'un parla de Papineau, le grand Papineau. Du coup, tout le monde se réveilla. Même la bûche du foyer sembla se rallumer.

Et alors ce fut comme à chaque fois que l'on parlait de Papineau! Le grand-père, en tirant sur sa pipe, murmura: « Papineau... les Habits Rouges... et l'histoire du cochon! »

L'histoire du cochon? Je sursautai. De quelle histoire de cochon s'agissait-il? Voici encore un récit que je ne connaissais pas.

J'insistai auprès du grand-père. Il ne se fit pas prier et dans l'attention générale (bien qu'il l'ait racontée des centaines de fois) il me fit entendre la savoureuse histoire que je vais vous narrer maintenant.

●

La rébellion de 37 battait son plein dans le Bas-Canada et l'air sentait la poudre.

Dans le petit manoir de pierre que la famille Giguère avait fait construire sur le bord du Richelieu, tout semblait assoupi en ce soir de décembre, sous le manteau de cette première neige qui, le matin même, était tombée en abondance. Pourtant la tempête avait pris fin dans l'après-midi; un soleil laiteux avait brillé quelques minutes et, maintenant, c'était la nuit: une nuit bleuâtre où les étoiles semblaient grelotter. Derrière la montagne de Saint-Hilaire, une aurore boréale hésitait à naître. Dans la vallée, le froid rendait encore plus sonores tous les bruits lointains qui, çà et là, surgissaient mystérieusement: ici, des pas feutrés sur le sentier venant de la montagne... là, un grondement d'acier, comme le bruit d'un canon que l'on roulerait sur un chemin de pierre... là-bas, enfin, comme une rumeur indistincte où l'on aurait deviné, des cris, du tumulte, peut-être des coups de feu.

Les Giguère ne dormaient pas. A un moment donné, la porte s'ouvrit: un homme avança sur la galerie, regarda prudemment vers la route; la lumière rougeâtre du poêle illumina un instant la neige et le tronc glacé des hauts peupliers bordant l'entrée du manoir. Mais déjà l'homme était rentré et à nouveau la nuit était complète.

— On sera tranquille cette nuit, murmura Giguère. Il n'y aurait pas un « habit rouge »

qui, par un froid pareil oserait mettre le nez dehors.

— On a vu pire avec ces gens-là, murmura l'aïeul qui, dans un coin, achevait la lecture de *L'Ami du Peuple*. On a vu pire... ils sont prêts à tout pour se débarrasser de nous ! La violence, la persécution, l'échafaud...

— Et vous oubliez les traitres, grands-père, interrompit sourdement Isabelle... Ce sont les pires.

Le vieux Giguère se retourna en silence vers sa fille. Une colère intérieure (mais peut-être était-ce le feu ?) allumait des reflets fauves dans les yeux habituellement pleins de tendresse d'Isabelle ; la chose était si nouvelle que le père en resta comme interdit. Tant de fureur, tant de haine presque, chez cette fille faite pour la sérénité et l'abandon, c'en était gênant ! Pourtant le père n'insista pas. Il savait (ou plutôt il devinait, car la fière Isabelle n'avait rien dit) le drame qui bouleversait son cœur : son fiancé, le grand Jacques, le fils aîné des Bastien, de Rouville, était passé chez les Habits rouges... Des amis l'avaient vu et on avait même affirmé qu'au dernier bal du « Club anglais » à Montréal, il avait dansé, sans retenue, avec les jeunes Anglaises de la ville. C'était à cela que pensait Isabelle et ses narines vibraient de colère. Le grand-père, de son côté, avait repris son journal, mais il se faisait tard et sa tête dodelinait de sommeil, sur l'article inachevé. Tous, aussi,

songeaient que Noël était tout proche et que cette année, il ne faudrait songer ni aux réveillons plantureux des autres années, ni à la douceur de la messe de Minuit.

A un moment, les habitants du manoir sursautèrent. Le vent s'était levé et là-haut, à l'étage, un volet avait claqué comme un coup de fusil. Dans le poêle, où la flamme rougeoyait à travers le mica, Isabelle venait de remettre une grosse bûche d'épinette et une bonne odeur de résine embaumait la pièce.

— Avec tout cela, Isabelle, reprit le père, on ne s'aperçoit pas que Noël approche. Et pourtant, dans six jours, les fêtes seront là. Evidemment, ça ne sera pas drôle cette année... Pourtant, tu nous feras des crêpes, comme ta mère, autrefois, nous en faisait... avec de la vanille, de la mélasse et de bons œufs frais.

— Des crêpes? père, vous oubliez que nous n'avons plus de farine, pas plus d'ailleurs que nous n'avons de beurre, de lard, ou d'huile... La route de St-Hyacinthe était fermée ces jours derniers...

Isabelle réfléchit un instant. Elle reprit à mi-voix, comme pour elle-même.

— Il y aurait bien le chemin de Rouville... peut-être que je pourrais y aller père?

— Aller à Rouville? Non, ma fille, non, t'iras pas à Rouville. C'est trop dangereux... pour

bien des raisons. Je te défends d'y aller... tu me comprends?

Isabelle regarda son père; elle avait compris et n'insista pas.

Dans la pièce, on sentait une inquiétude étreindre ces êtres isolés dans la vallée. La lampe à pétrole éclairait mal ces trois visages à la fois si différents et si semblables. Au mur, un fusil de chasse était accroché, juste en face du crucifix traversé d'un rameau séché. Puis, au-dessus du fusil, sur un fond de catalogue, un portrait dans un vieux cadre: c'était le portrait de Papineau qu'Isabelle avait découpé dans un des derniers suppléments illustrés du journal « Le Canadien ». Le dessinateur n'avait pas flatté Papineau et le patriote semblait lugubre dans son cadre.

Mais à nouveau, les Giguère avaient sursauté.

— C'coup-là, c'est pas le vent, affirma le père.

Il se leva, et allait ouvrir la porte, lorsqu'à travers la paroi, on entendit une sorte de cri, caractéristique, qui tenait à la fois du gloussement du dindon et du hennissement du cheval.

— Lambert! C'est Lambert! crièrent, presque en même temps, les Giguère... Ils l'avaient reconnu rien qu'à ce cri, célèbre dans toute la paroisse...

Lambert secouait ses bottes pleines de neige, sur le pas de la porte.

— Oui, les amis, c'est bien moi... Et puis, je dois vous dire qu'il fait frett' à soir...

Toute la maison était ragaillardie. Lambert, c'était un ancien domestique des Giguère, un joyeux compagnon, à la figure réjouie, amateur de bons tours, et riche en histoires drôles. Depuis quelques semaines, Lambert avait fait parler de lui; son nom avait même été dans les journaux. On prétendait qu'il était le messenger de confiance de Papineau et que lorsque la révolution aurait proclamé la jeune République Canadienne, il jouerait un rôle là-dedans. Les Giguère en étaient tout fiers.

— Lambert! mais tu es blessé, mon pauvre vieux.

Isabelle, la première, avait vu l'écharpe sanglante qui, sous la veste de velours, soutenait son bras replié.

— Oh! Rien de bien sérieux, demoiselle... mais que voulez-vous? Quand on va à la chasse aux Habits rouges, ils ne se sauvent pas tous comme des lapins! De temps en temps, il y en a un qui se défend... on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

— Attention, Lambert, attention! interrompit le père. Tu vas te faire descendre un de ces jours... Tu sais que tu es surveillé.

— Oui, c'est bien possible, mais que voulez-vous, c'est plus fort que moi, je suis attiré par

les habits rouges comme les alouettes par un miroir . . . Quand je vais du côté du Mont Saint-Hilaire et que j'en vois un se détacher sur la neige, ça me paraît la plus belle cible que je puisse trouver. Et pan! ça y est! le coup est parti . . . des fois, évidemment, il arrive que le v . . . d'anglais tire le premier.

Il regarda le cadre au mur. Papineau y était toujours aussi lugubre.

— Oui, ça arrive et que voulez-vous, Monsieur Giguère, c'est pas la faute à Papineau, comme dit la chanson.

Lambert s'était assis devant le poêle, Isabelle avait apporté un peu de cidre et un vieux morceau de pain de seigle. La flamme clignotait de plus en plus faiblement.

— Lambert, dis-nous, qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

On parlait à voix basse comme si des espions invisibles étaient cachés dans les recoins obscurs de la pièce.

A vrai dire, les nouvelles n'étaient pas bonnes et Lambert semblait bien placer pour apporter des précisions que « L'Ami du Peuple » ne donnait pas: tandis que dans le Haut-Canada, les émeutiers de Lyon Mackenzie hésitaient à agir, voici que dans le Bas-Canada, les Anglais prenaient le devant. Le général Colborne semblait décidé à tout, pour mater la rébellion

dans l'œuf... des fermes étaient incendiées... des stocks de vivres étaient bloqués... des otages avaient été pris... On prétendait qu'à Montréal, un échafaud avait été dressé, en signe d'avertissement.

— Et tout cela, ajoutait Lambert, ça ne se passe pas à des centaines de lieues d'ici, mais là, tout près, à dix milles, à quinze milles au plus.

Giguère savait bien que c'était vrai. Hier soir, il n'avait rien dit. Mais il avait vu que, du côté de Rouville, le ciel était tout rouge: une ferme brûlait. Lambert avait encore baissé la voix. On entendait mieux la bouilloire d'eau qui chantait sur le poêle.

— Certains disent aussi que, des cadavres n'ayant pas été enterrés, une épidémie se serait déclarée.

— Une épidémie? serait-ce la peste? murmura Isabelle...

Lambert laissa la question sans réponse...

— Et puis, il n'y a pas que cela. Il y a ceux qui trahissent... il y a les Canadiens qui s'enrôlent sous l'habit rouge du régiment impérial... il y a ceux qui feraient n'importe quoi pour devenir officier, pour avoir un sourire du Général Gosford... il y a les espions... il y a nos curés dont certains n'aiment pas Papineau... ils lui reprochent de n'avoir pas beaucoup de religion, il y a...

Il s'arrêta un instant, regarda Isabelle.

— Mais peut-être, reprit-il, y a-t-il même des traîtres parmi les membres des « Fils de la Liberté » ...

Dans son cadre, Papineau semblait encore plus soucieux ... En entendant parler des « Fils de la Liberté », Isabelle leva la tête. Pourtant, elle ne broncha pas. Elle n'ignorait pas qu'autrefois son fiancé s'était inscrit à ce Club de patriotes. Elle doutait pourtant qu'il eût pu révéler les secrets du Club ... mais quoi ! Tout n'était-il pas possible ! L'ambition faisait faire tant de choses et elle savait ce dont son ex-fiancé était capable pour obtenir les épaulettes d'or d'un lieutenant impérial. Un instant, elle s'attendrit sur ses souvenirs. Puis, d'un geste de main, elle sembla chasser tout cela. C'était du passé et après tout il valait mieux qu'elle ait vu clair avant qu'après. Jamais elle ne voudrait pour mari un traître et surtout un traître de cette espèce ... elle revint à la conversation.

Lambert racontait justement comment, la veille, il était allé à la nuit tombante, jusqu'à Rouville.

— Il y avait deux maisons brûlées sur les limites Sud de la paroisse ... J'ai même vu des soldats de la caserne de Chambly qui étaient venus parader jusque devant l'église ... Ils avaient allumé un feu de bivouac sur la place, mais aucun des habitants ne semblait s'inté-

resser à eux... on sentait comme une colère sourde ou un grand mépris qui montait un peu partout. On m'a dit que la veille au soir, chez le notaire, il y avait eu une réunion clandestine bien importante.

Giguère se leva pour remettre du bois dans le feu.

— Et puis, continua Lambert, je suis passé par la maison du meunier.

Isabelle s'arrêta de coudre, soudain attentive.

— Oui, il n'y avait personne. Il paraît que les Bastin, honteux de leur fils, auraient quitté le moulin. Ils seraient partis à Québec en abandonnant tout... tout, même le cochon... vous savez, père Giguère, le beau cochon nourri à la purée de pois, ce cochon dont ils étaient si fiers et qu'ils devaient tuer pour Noël. Eh bien, ce pauvre orphelin de porc était seul dans la porcherie. Quand je suis passé, il gueulait à vous fendre l'âme. J'ai regardé par la fenêtre, il n'avait rien à manger, il était affamé et se jetait contre les bas-flancs. « Gueule, mon cochon, que j'ai dit, gueule toujours... tu verras si je ne te ferai pas gueuler pour quelque chose qui en vaudra la peine... oui, tu verras! »

— Oui? et alors, Lambert, qu'est-ce que tu as fait?

— Alors? Eh bien... je...

Lambert s'arrêta. Il regardait Isabelle avant de continuer. Il ne savait pas si elle prendrait



Lambert regarda dans la porcherie.  
Un cochon affamé se heurtait aux bas-flancs.

bien la chose. Mais le grand-père, complètement réveillé, avait, lui, déjà compris.

— Lambert, c'est pas la peine de continuer. Je te connais comme si je t'avais fait. Je vais te dire ce qui est arrivé. Tu es revenu de nuit, tu es entré dans la porcherie, tu as emmené le cochon, tu l'as saigné et tu l'as emporté.

— Oui, oui, grand-père, vous avez bien deviné, j'ai fait tout cela.

Lambert s'arrêta un instant. Il leva la tête vers le plafond, comme les loups lorsqu'ils hurlent à la lune, puis! ...

— Hou ... ou ... ou ... ou ...

Il venait de pousser son gloussement de victoire. Lambert reprit aussitôt.

— Donc, je l'ai fait, c'est bien deviné! Mais si je l'ai fait, ajouta-t-il, un peu honteux, ce n'était pas dans une mauvaise intention; c'était uniquement pour que les Anglais n'aient pas le cochon. Ce serait vraiment par trop écœurant que tout le régiment des Habits Rouges fasse ripaille, la nuit de Noël, grâce au cochon des Bastien.

— Lambert, tu as bien fait, reprit lentement Isabelle; en effet, il n'y a aucune raison de ménager les traîtres ... mais, dis donc, où est-il, ton fameux cochon?

— Pas très loin, demoiselle; je l'ai amené sur un petit traîneau de bois et pour ne pas faire

de rencontres indésirables, j'ai longé la montagne, puis j'ai pris la traverse. Le cochon attend dans un cache de glace, au carrefour du Chemin du Roi... un peu en retrait, évidemment, pour qu'on ne le trouve pas.

— Y a pas à dire, Lambert, tu es un homme! opina le grand-père, en lançant avec adresse un jet de salive, juste dans le crachoir... grâce à toi, on fêtera Noël. Dans notre malheur, ce sera déjà quelque chose... allons nous coucher les enfants. A demain, les choses sérieuses.

En passant devant le cadre, Lambert regarda Papineau. Il lui sembla que, derrière ses favoris, le grand patriote canadien avait comme un sourire narquois.



Le lendemain, 23 décembre, Lambert partit dès l'aube aux nouvelles. Il eut du mal à se renseigner. Les habitants, pleins d'anxiété, se terraient dans leur maison. Lambert était étonné de ce calme, à deux jours de Noël: « Que se passait-il?... Pourquoi cette crainte soudaine?... » A Saint-Mathias, il eut le plus grand mal à se faire servir un café. A mots couverts, on lui apprit les dernières rumeurs: « Girod, le chef des patriotes, s'était enfui à cheval, tandis que Chénier était mort héroïquement, encerclé dans l'église de Saint-Eustache en flammes, mitraillé à bout portant par les boulets de canon... »

Lambert était atterré... Était-ce ainsi que finirait cette épopée de libération dont avaient rêvé les « Fils de la Liberté » ?

A Saint-Hyacinthe, il n'eut pas davantage de chance. Tous les magasins étaient fermés. Les rues, si joyeuses normalement au temps des fêtes, étaient vides. « Et moi qui voulais rapporter à la demoiselle, de la farine et de la mélasse!... Ah! sacrebleu! on se prépare un beau réveillon! » Mais soudain il reprit courage... Trois cents livres d'une belle viande fraîche et rose n'attendaient-elles pas, là-bas, au carrefour du Roi?

Vers midi, alors qu'il revenait par le « rang treize », une tempête de neige se leva. Le vent soufflait de l'est. « En un sens, pensa-t-il, c'est bien ennuyeux... ça va être dur pour revenir chez les Giguère... Mais d'un autre côté, il n'y aura pas beaucoup de curieux sur la route. Ça sera plus facile pour ramener mon cochon de gibier ».

Et voici pourquoi, ce même soir, on pouvait voir Lambert, les oreilles bleues de froid et les sourcils blancs de givre, arrivant au manoir, soufflant comme une forge et traînant derrière lui le plus magnifique cochon que l'on pût rêver, gras et luisant à souhait! et d'ailleurs gelé dur, comme un bloc de glace.

— Ah! ça alors, c'est un cochon... répétait le père Giguère accouru sur la porte. C'est un cochon!

Les Giguère n'en croyaient pas leurs yeux. D'abord parce que c'était vraiment inattendu. Ensuite parce que la bête était impressionnante à regarder. Lambert avait tout simplement massacré sa victime.

— Hein! disait le grand-père, la bataille a été dure d'après ce qu'on voit! mon vieux Lambert... Tellement dure que tu t'y es repris à deux fois...

— A deux fois? vous voulez rire... A dix fois serait plus juste. Figurez-vous que mon couteau ne coupait pas fort et que ce porc ne voulait absolument pas se laisser faire. Alors, vous comprenez! Je me suis fâché. Lui aussi. Il s'est sauvé par l'arrière du moulin. Je l'ai attrapé dans un champ de neige, loin du village. Il avait encore le couteau planté dans le cou. J'avais, entre temps, découvert une hache. Alors, j'ai tapé. Sa tête était presque détachée qu'il hurlait encore, saigné à blanc. C'était pas beau à voir sous le clair de lune... Ah, que voulez-vous, je ne suis pas charcutier, pour me livrer ainsi à la boucherie...

— Et personne n'est venu te déranger dans ton travail?...

— Non, personne. Je me demande même ce que les gens de Rouville ont bien pu penser, en entendant ces hurlements et ce vacarme dans la nuit... ils ont dû se barricader au fond de leurs maisons et réciter le chapelet...

— En tous cas, c'est pas nous, Lambert, qui allons te demander des explications. Grâce à toi, on va réveillonner cette année. Allez, rentre le cochon, dit le père . . . on va le débiter . . .

Aussitôt dit, aussitôt fait. Tout le monde s'affairait dans la grande salle. Isabelle était allée chercher la grande bassine; le père ramenait du grenier un sac de saumure; quant au grand-père, il aiguisait le couteau de chasse, celui qui servait quand on allait « au chevreuil ».

— Alors . . . où le met-on?

— Y'a pas le choix, affirma Giguère. Sur la table. C'est là qu'on sera le plus à l'aise, pour le découper, juste sous la lampe à pétrole.

— Un instant, père, je vais vous faire de la lumière, proposa Isabelle. Mais Lambert intervint en riant . . .

— Imprudente fille . . . pas de lumière surtout. Il ne faut pas de regards indiscrets en ce moment, pas d'œil curieux. D'ailleurs, voyez, la tempête est tombée . . . on y voit presque clair.

Dehors, en effet, le ciel s'était nettoyé à l'est comme si un grand coup de vent avait chassé les nuages violacés. On apercevait le Mont Saint-Hilaire, accroupi comme un énorme éléphant bleuâtre sur la ligne d'horizon.

Un faible soleil, vert pâle, apparaissait timidement avant de se coucher.

Dans la salle, on ne chôrait pas. Le dépeçage du cochon était commencé. Deux beaux jambons avaient été séparés tandis qu'Isabelle recueillait soigneusement les tripes pour le boudin, et puis les rognons et le foie pour l'andouillette et le pâté. Tout à coup le grand-père étouffa un cri.

Là-bas, tout au bout de la route, juste dans le prolongement des peupliers, des taches rouges remuaient.

— V'là les Habits rouges, cria Lambert. Je les connais; s'ils entrent ici, le cochon est fichu... Le réveillon, à l'eau...

Isabelle avait pâli.

— Il est fichu et peut-être que nous le sommes avec, ajouta-t-il entre ses dents.

Tous les quatre, ils regardaient par la fenêtre, à travers les rideaux. Là-bas, à trois cents pieds, les taches rouges hésitaient, semblant chercher quelque chose.

— C'est une patrouille, affirma Lambert. Je connais la chanson. Ils vont faire comme à S.-Mathieu, comme à S.-Ours... Une perquisition! et surtout, ne dites rien, laissez-vous faire, ces gars-là sont mauvais... à Ste-Scolastique, pour le geste malheureux d'un garçon, ils ont incendié la maison.

Au bout du chemin, les Habits rouges s'avançaient. Mais avec prudence, lentement, très lentement.

L'affolement allait s'emparer des Giguère. Déjà le grand-père se préparait à décrocher le fusil de chasse pour le cacher sous le lit.

— Non, grand-père... laissez le fusil... Tenez, cachez donc plutôt votre journal... nos visiteurs ne sont pas des lecteurs de l'Ami du Peuple... Là... et maintenant, attention... J'ai une idée.

Lambert se tût un instant, regarda le cochon et ses yeux brillèrent de malice et de contentement. Il se frotta les mains et poussa, à voix basse, son gloussement de triomphe.

— Allez... vite... commanda-t-il... demoiselle, un grand drap, ou une grande nappe, vite.

Déjà, dans l'armoire, Isabelle s'était emparé de la nappe qu'elle réservait secrètement pour le repas de ses noces.

— Bon, maintenant, étendez-la vite sur le cochon... Arrangez un peu la tête... les pieds... là... comme ça...

Lambert gloussa comme s'il pleurait... Il avait l'air de gémir et de se lamenter...

— Pauvre cher frère... Comme c'est triste... Mourir si jeune!

Les Giguère le regardaient, ébahis! Le danger l'avait-il rendu fou?

Mais Lambert cessa, tout net, la comédie. Il venait de voir par la fenêtre les Habits rouges qui approchaient de la grange.

— Un rameau bénit, vite! Tenez, celui qui est là, au mur.

Isabelle se précipita et déposa le rameau, ostensiblement, au milieu du drap.

Les Giguère hésitaient encore à comprendre. Ils n'étaient pas habitués aux bons tours. Le grand-père regardait par la fenêtre.

Les Rouges approchent... Ils sont déjà tout près de la grange, mais ils hésitent. On dirait qu'ils ont peur.

Lambert ne perd pas son temps.

— Vite, maintenant, deux bougies... allumez-les... Mettez-les de chaque côté du « corps »...

— Du corps? Ah!...

Les Giguère maintenant avaient compris. D'ailleurs, il n'y avait plus d'hésitation possible. Lambert, d'une voix saccadée, venait d'ordonner:

— A genoux. Vite! Chapelet, à la main... et tous ensemble « Notre Père, qui êtes aux cieux... »

La prière venait de commencer lorsqu'on frappa à la porte.

— Ne bougez pas, j'y vais, dit Lambert... Vous, continuez à prier tout haut... et fort... et tous ensemble!

Un sergent d'un régiment anglais se présenta, c'était un magnifique Habit rouge qui mesurait bien six pieds.

— Sorry ... but ... I have to search the premises.

Lambert, d'un geste, lui fit baisser la voix.

— Silence ... Monsieur ... Regardez.

Le sergent s'arrêta net; il venait d'entrevoir le drap mortuaire, le buis béni, les cierges et surtout cette humble famille, éplorée, à genoux, criant vers le ciel ses prières.

Il se découvrit ne sachant que faire, que dire. Le règlement de son régiment n'avait pas prévu de telles circonstances. Dehors, il faisait froid, et les soldats anglais s'impatientaient. Ils frappaient du plat de leurs crosses de fusil, sur la dalle d'entrée.

Le sergent se rendait bien compte d'ailleurs, à quel point son inspection était inopportune. Il voulut se montrer aimable et faire un geste de sympathie en cherchant dans sa mémoire quelques mots de français pour parler à ces habitants en larmes.

— Exquioussez-moa... je souis obligé d'entrer...

Lambert se redressa ...

— Mais sergent, vous n'y pensez pas! il y a un mort ... et la mort, c'est sacré!

— Yes... yes... évidemment... mais il faut que je regarde pour mon rapport... il faut que je voa le mourant... il faut...

Du coup, les Giguère avaient arrêté leurs prières. Les larmes s'étaient tariées comme par enchantement. Ils avaient tous relevé la tête, se préparant à détaier comme des lapins, au cas où l'Habit rouge se mêlerait de soulever le drap mortuaire.

Lambert comprit qu'il fallait jouer le tout pour le tout, il se leva et s'approcha du sergent.

— Sergent... attention... attention à l'épidémie, aux microbes...

— Aux microbes? répéta le sergent, soudain interdit... quels microbes?

— Quoi? Vous ne savez pas, malheureux! mais, celui qui est là, sous le drap, est mort... de la peste! Oui, sergent, de la peste!

A ce mot imprévu, les trois Giguère étaient retombés à genoux, la tête dans leurs mains, leur mouchoir collé au visage, ils poussaient des cris et des gloussements qui, à la rigueur, pouvaient passer pour des sanglots déchirants... leurs dos étaient agités de secousses qui n'étaient peut-être bien qu'un fou-rire inextinguible...

Quand, une minute plus tard, les Giguère relevèrent la tête, l'anglais n'était plus là. Par la fenêtre, on voyait la patrouille qui déguerpissait à toutes jambes.

Lambert gonfla la poitrine et lança son grand cri de triomphe:

— Maintenant, annonça-t-il, passons aux choses sérieuses... Tous au travail pour le réveillon!

Et dans son cadre, Louis-Joseph Papineau semblait rire franchement.

## LES LARMES DU CHEVREUIL



Ce soir-là, chez les Trépanier, autour du feu d'épinette, on ne parlait pas beaucoup. Depuis trois jours la tempête secouait le pays comme une tôle et les dernières feuilles d'automne s'étaient envolées. Des vents de cinquante milles à l'heure s'étaient engouffrés dans la vallée de l'Outaouais et, toute la journée, l'on avait vu d'immenses vols de corneilles, emportés par la bourrasque et ballotés comme des fétus de paille...

Et maintenant, la nostalgie des belles journées s'emparait de tous, même de ceux que la Nature laissait apparemment insensibles...

Michel s'était approché de la fenêtre qui donnait sur l'Outaouais. On y voyait mal à cause des doubles-vitres qu'on avait posées la veille, et pourtant le garçon ne pouvait détacher ses yeux du fond de cette vallée où coulaient des eaux aux reflets d'acier, toutes striées de coutures blanches. De temps en temps, des rafales de vents lui apportaient le bruit de la rivière bouillonnante et l'écho métallique du barrage tout proche.

Michel avait appuyé son front contre la vitre, les yeux perdus au-delà de la rivière, du côté des grands bois qui montent à l'assaut des collines, du côté de la forêt où il savait que les arbres parlent, que les clairières gémissent et que les bêtes vivent comme des êtres humains...

Depuis un instant, son père, le vieux Trépanier, le regardait. « Mon gars, lui dit-il, il faut te secouer... Je t'observe depuis quelques jours et je sais que ça ne va pas... ça n vaut rien de rêver à ton âge comme tu le fais; ça-a-t-il du bon sens de regarder, des heures durant, à travers un châssis, dans le noir... tu sais bien que tu ne peux rien voir! et rien voir... parce qu'il n'y a rien à voir. Tiens, écoute-moi, tu ferais mieux de prendre ton fusil demain à l'aube et d'aller jusqu'au Brûlé; le grand Valiquette m'a dit qu'il avait vu des traces qui n'étaient pas pires... Il y a un beau coup à faire dans ce coin-là ».

La blonde Marie-José, qui dans la cuisine achevait la vaisselle, leva brusquement la tête.

— Mais, père, dit-elle avec une insistance pleine d'allusions, vous savez bien que Michel ne chasse plus... vous savez bien...

— Oui, oui, je sais ça, ma fille; mais je sais aussi que tout ça, c'est des histoires!... Et puis, d'ailleurs, des histoires que je ne connais pas. Et toi, Marie-José, si t'es plus au courant que moi, t'as de la chance... moi, on m'dit rien...

sans doute que j'comprends pas. J'suis trop vieux, mon temps est fini... on me prend pour un sans-dessein...

— Père, père, ne vous fâchez pas... Mais c'est une histoire si curieuse, une histoire, en un sens, si folle, que la première fois que Michel me l'a dite, eh bien, je n'y ai pas cru! Mais ensuite, père, j'ai bien vu que ça ne pouvait pas être inventé...

Marie-José s'arrêta un instant; elle regardait son frère toujours penché vers la fenêtre.

— Michel, raconte-nous ce soir, devant papa, ton retour du Lac-aux-Outardes... avec ce qui s'est passé... Raconte tout. Vous verrez, père, si ce n'est pas quelque chose dont on puisse se souvenir.

Lentement, comme à regret, Michel quitta la fenêtre. Ce n'était plus un gamin, même si ses traits étaient restés incroyablement jeunes avec ses yeux transparents, dans un visage brûlé par le grand air. A voir ainsi sa carrure, on comprenait la popularité, dans les chantiers, de ce gaillard, capable de bâtir un camp à lui tout seul, de draver les plus gros billots, même au Rapide-Noir, de se tailler un canot à la fois élégant et solide, de guider les chasseurs à travers les portages les plus secrets... et malgré tout, un garçon qui avait conservé dans ses yeux cette lueur de tendresse et de réserve qui fait si chaud au cœur des filles... avec cette manière de

s'exprimer si étonnante que, malgré soi, on aimait l'entendre parler...

— Eh bien! voilà, commença-t-il, c'était en Juin dernier; je redescendais justement du Grand-Lac-aux-Outardes où j'avais conduit des américains jusqu'au Club. Vous vous rappelez, vous savez tout ça. Vous savez aussi quelle tornade de pluie était tombée. La Rivière Noire était tellement gonflée qu'il était impossible de prendre le raccourci pour revenir. J'avais dû « faire le tour »... et vous savez, père, ce que ça veut dire « faire le tour »...

— Oui, mon gars, surtout en Juin, avec les mouches noires et le sol tellement détrempe qu'on y entre jusqu'aux genoux.

— En tous cas, j'pouvais pas faire autrement. Il y avait plus de deux jours que je marchais et le plus dur n'était pas fait... Il fallait encore, avant de retrouver la vallée, que j'escalade les rochers du Grand Brûlé, à travers le fouillis inextricable des troncs pourris et des souches moisies... Enfin, quoi, père, vous savez ce que je veux dire, vous l'avez fait!

— Oui, je le sais, concéda le père Trépanier, moi aussi, j'ai été jeune... moi aussi j'ai escaladé le Grand Brûlé; et moi aussi, mon petit gars, le soleil m'a tapé sur le crâne; enfin, continue toujours... j'ignorais que j'avais un fils qui était un rêveur...

— Vers le soir, j'aperçus en contre-bas, luisant à travers les troncs, le « Lac-sans-nom ». J'étais tellement fatigué que j'avais pas la force de dévaler les pentes pourries. J'étais à bout...

— C'est cela, tu l'as dit, mon gars, intervient le père, tu étais à bout... J'ai bien peur que ton histoire fantastique soit tout simplement le résultat d'un coup de soleil!

— Non, père, non, intervint Marie-José, qui avait toujours cru en Michel, vous allez voir, laissez Michel continuer, c'est tellement extraordinaire. Michel a vraiment « vu » des choses... Et vous comprendrez, père, pourquoi Michel ne veut plus chasser, pourquoi même, il a la terreur de retourner en forêt. C'est pas de l'imagination, vous verrez.

— C'est certain, Marie-José, reprit le garçon, que j'ai bien vu ce que je raconte. Tiens, rien que d'y penser, je sens encore mon cœur se vriller d'angoisse... je sens mes mains tout en sueur, comme ce soir-là.

— Allez, Michel, continue, continue... implora-t-elle.

— Eh bien voilà! depuis que j'étais parvenu sur le plateau qui dominait le lac, toute la forêt avait changé d'un seul coup. Le sous-bois était d'un vert trouble, avec des reflets sulfureux comme des lumières au néon qu'on voit dans les villes, et, entre les arbres, le vent semblait rouler d'immenses vagues d'herbes et de fou-

gères. Maintenant j'avais faim. La tranche de porc qu'on m'avait donnée au Club était loin et les framboises du sentier étaient tout juste bonnes à m'agacer les dents... J'avais faim, j'avais soif aussi. Lentement le soleil descendait à l'horizon derrière le moutonnement des lointains. De singulières rumeurs montaient de la forêt. Je ne me sentais plus le même. C'était comme si des sortilèges, des démons, m'entouraient. Deux fois de suite, au bout d'un sentier, je vis passer comme une bouffée de couleur rousse: c'était des chevreuils filant comme des flèches. La faim me tenaillait; j'évoquai dans mon imagination enfiévrée un beau rôti grésillant sur les braises. Je décidai de chasser... de tuer... de tuer n'importe quoi...

— Mais tu n'avais pas le droit, mon gars! si on t'avait surpris! toi, un braconnier!

— Ah! S'il n'y avait eu que ça. Si je n'avais été qu'un braconnier! mais laissez-moi continuer. Je décidai de tuer, je pris mon fusil, j'attendis quelques minutes, au carrefour d'une clairière, j'épaulai; une bête apparut... roula sur elle-même, inanimée.

C'était un très jeune chevreuil, un petit faon encore aux mamelles; il était resté, assommé, à la place même où la balle l'avait frappé; de son frêle museau il grattait nerveusement la mousse humide. Ses yeux humides trahissaient l'épouvante et son cou si long, ses oreilles disproportionnées vibraient par saccades.

Je m'étais penché sur le petit faon, j'avais honte, mais il était trop tard pour avoir des remords. Il fallait l'achever, je sortis mon couteau de chasse. Tous mes gestes, la pauvre bête les avait suivis, en tournant la tête comme pour mieux voir arriver la lame, et quand elle aperçut, tout près de son cou, la pointe d'acier qui allait le trancher, elle ferma les yeux comme un être humain l'aurait fait lui-même. Elle ne se défendait plus, effondrée au milieu de la flaque de sang qui s'agrandissait.

Michel se tourna vers son père. Celui-ci, muet, regardait les flammèches du foyer.

— Le silence (un silence prodigieux que je n'oublierai jamais de ma vie) s'était emparé du sous-bois. Cela dura quelques instants. Soudain, je sursautai : un cri affreux venait de s'élever au bord de la clairière ; c'était un cri presque humain, avec des étranglements de la voix, des montées hallucinantes, des gémissements enfantins. Je reculai, plein d'horreur, jusqu'au bord du ravin où j'avais monté ma tente.

— Alors, malheureux, le petit faon, tu l'avais tué ou tu l'avais pas tué ? demanda le père.

— Père, n'interrompez pas Michel, supplia Marie-José, vous le saurez bien assez tôt... allez !

— Quelques instants après, à travers l'épaisseur glauque des feuilles, une grande biche

s'avança. Elle haletait, le poil mouillé de sueur ; elle se pencha sur son petit, lui lécha le museau, les paupières. Puis, elle s'accroupit. Le faon avait appuyé le cou sur le corps de sa mère, il restait comme lié à elle. D'énormes larmes glissant de ses paupières roulaient sur le pelage de la biche. Mais, bientôt, la tête du faon s'inclina, avec une pointe de langue rose glissant sous le museau ; puis, ses grands yeux bruns se voilèrent et tout son corps se raidit, immobile.

Atterré par ce spectacle, je n'avais pas entendu une sorte de piétinement, de frôlement, qui glissait dans les fougères. Je tressaillis soudain. La biche, en alerte, avait tourné la tête. Dans un bruit de branches cassées, le mâle arrivait lentement ; le vieux cerf s'arrêta au milieu de la clairière, contempla son petit ensanglanté. Devant ce spectacle d'une tendresse presque humaine, il semblait vouloir conserver cette noblesse et cette dignité qui convient au Seigneur de la forêt. Il resta ainsi immobile, quelques minutes. Puis, il enfonça violemment ses sabots fendus dans la mousse et des mottes de terre volèrent au loin. Le vieux chevreuil bronchait en soufflant de colère et, soudain, se redressant d'un puissant coup de reins, il bondit dans le taillis ; on l'entendit alors brâmer dans la forêt d'une grosse voix tremblante et sonore.

Aussitôt, comme par enchantement, des échos partout s'éveillèrent ! On aurait dit l'appel à la veillée funèbre. Il semblait que la nouvelle de

la mort du petit faon gagnait de proche en proche. A gauche, à droite, au fond de la vallée, là-haut au flanc de la colline, et jusque là-bas, près du lac noirâtre au milieu des brûlés, on entendait les cerfs qui brâmaient douloureusement dans la nuit. Partout, du fond des retraites les plus secrètes, sortaient de longs meuglements de détresse, de sinistres clameurs.

Le père Trépanier, attentif, avait relevé la tête. Michel baissa la voix pour continuer :

— La forêt était devenue pour moi une ennemie; les démons obscurs, dont parlent nos légendes canadiennes, ces démons qui se moquent des hommes, mais qui protègent les bêtes, s'étaient tous réveillés. Pendant ce temps, la biche, près du cadavre de son enfant, poussait des cris plaintifs: c'était une mère vraiment, une mère qui suppliait.

Bientôt, de tous côtés, on entendit de sourdes foulées, des bruits de sabots sur les roches, des craquements sonores: des douzaines de bêtes accouraient des profondeurs du taillis; elles s'arrêtaient à la lisière de la clairière, frappées d'effroi, agitées d'une vraie marée de plaintes douloureuses.

Fébrilement, je me préparais à rouler ma tente car, soudain, je comprenais qu'il fallait fuir... fuir le plus vite possible. Je sentais qu'une fureur sauvage, primitive, ensorcelante, s'emparait de toute la forêt... Je croyais déjà voir les bêtes m'encercler, me piétiner...

Butant dans les souches, je m'élançai le long des éboulis . . . mais il était trop tard. Les bêtes, se serrant les unes contre les autres, allaient foncer sur moi. Je n'eus que le temps de grimper à une grosse épinette; déjà j'entendais le bruit des branches fracassées, le martèlement sourd des sabots sur la mousse. Puis, au pied de mon arbre, je vis passer la harde furieuse de ceux que j'avais trahis et qui, jamais plus, ne m'oublieraient.

Je restai ainsi des heures, blotti dans une fourche d'arbre, écrasé sous cette houle de rumeurs qui enflait le sous-bois. Durant toute la nuit, la forêt ne cessa de gémir, de se lamenter...

— Mais, n'as-tu pas rêvé, mon garçon? Tu l'as dit tout à l'heure, rappela le père; tu étais à bout, éreinté, nerveux, peut-être que . . .

— Hélas! mon père . . . je le crus, sur le moment. Mais à l'aube, je retrouvai la clairière piétinée et ravagée. Ma tente était dévastée . . .

— Et le petit faon?

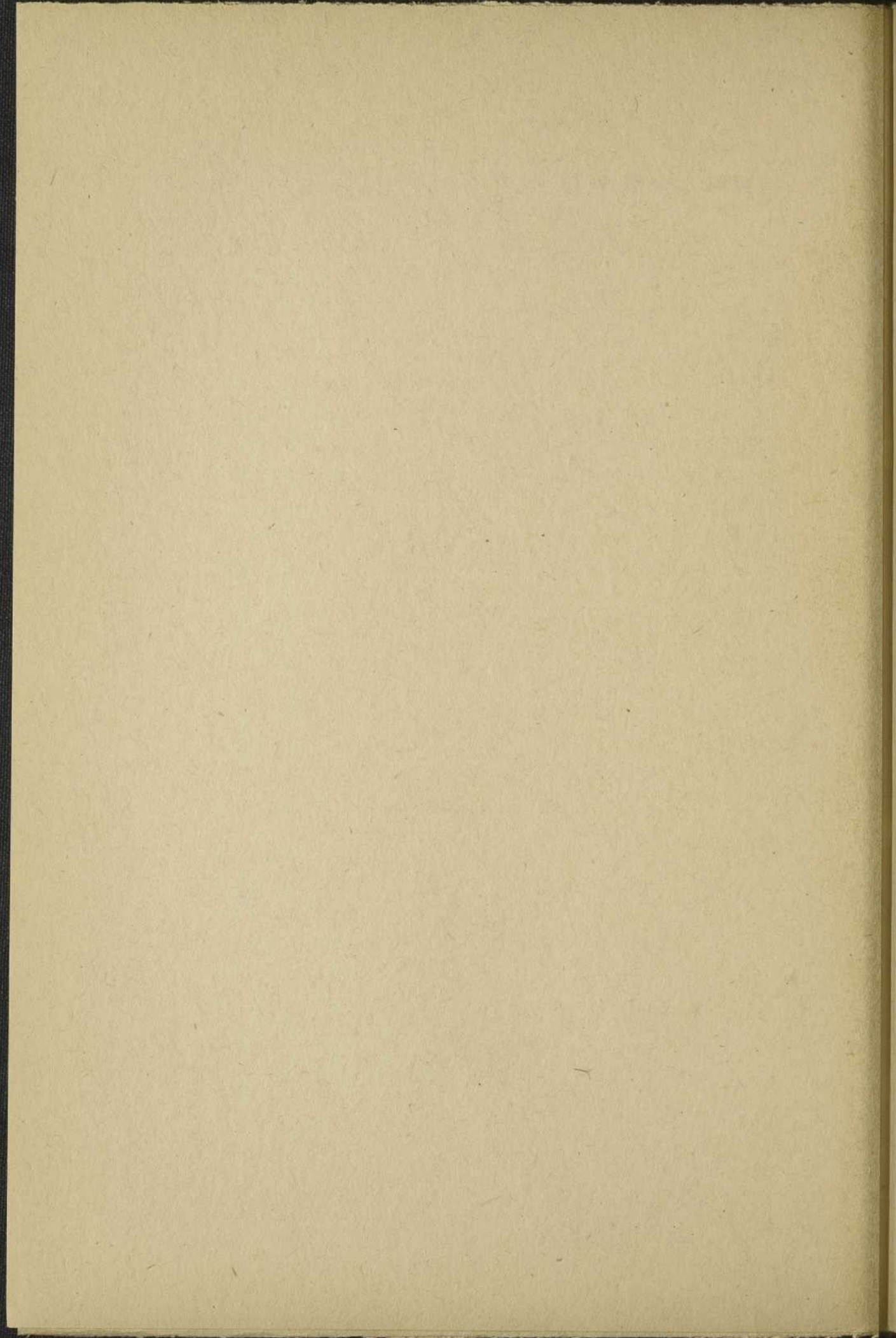
— Le petit faon n'était plus là . . . Je m'enfuis honteux, poursuivi par la malédiction des êtres sans défense que la forêt abrite depuis des siècles, et en face desquels, plus jamais, je n'oserai reparaître.

Michel s'était tu . . . Le père Trépanier, silencieux, attisait le feu; Marie-José, à son tour, regardait à travers la fenêtre, attirée par ces

grands bois où il se passe des choses aussi fantastiques.

Et ce soir-là, le père Trépanier comprit pourquoi, depuis quelque temps, le grand gars Michel était si songeur, et pourquoi il n'osait plus pénétrer dans la forêt où, une nuit de Juin, il avait fait pleurer la clairière.

Voilà donc, mes amis, l'histoire du « chevreuil qui pleure » telle qu'elle m'a été contée par un chasseur, qui la tenait lui-même du vieux Trépanier.



## LES VOLEURS DE SAINTE-AGATHE

●

Arsène Lelarge, surnommé depuis toujours, « Jos le Tondu », venait de se convertir. La chose était maintenant bien connue dans tout Montréal et elle n'avait pas manqué d'intriguer fortement les mécréants qui, en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, fréquentaient les sordides quartiers de la ville basse.

Quelques semaines plus tôt, près du port, un cheval emballé s'était précipité sur lui avec un charroi de deux tonnes... Les quatre roues l'avaient frôlé, manquant de lui écraser le crâne comme une vulgaire noisette, et de lui couper les deux jambes. En quelques secondes, une foule grouillante était accourue des ruelles d'alentour. Pourtant, lorsqu'on releva notre Tondu, son fond de culotte avait bien été arraché, sa veste couverte de boue, son visage était blanc de terreur, mais notre homme n'avait pas une égratignure!

Il se précipita à la Taverne de l'Hôtel du Port, pour noyer sa peur dans la bière. Pourtant, il devait en ressortir bientôt. La chapelle de Notre-Dame-de-Bonsecours était là, toute

proche. Arsène Lelarge s'y rendit et s'agenouilla aux pieds de Celle qui avait vu tant de misères défiler devant elle.

— Bonne Vierge, murmura-t-il, Arsène Lelarge n'est pas un ingrat. Vous venez de me sauver la vie. Sans vous, je serais trépassé depuis deux heures, en train de régler mes comptes avec le grand saint Pierre. Eh bien! Bonne Vierge, aussi vrai qu'on m'appelle Le Tondu, je jure...

Mais Lelarge s'arrêta... Allait-il jurer? oui ou non?... A ce moment, le vent lui apporta l'écho des machines à vapeur de la brasserie voisine, où l'on faisait de la si bonne bière... et puis il entendit les cris des mariniers qui, dans un voilier tout proche, débarquaient les barriques du rhum des Antilles... Oh! comme tout cela était tentant... Lelarge hésita... Il regarda la Vierge qui semblait, elle aussi, le fixer intensément... Alors, Jos le Tondu continua:

— Oui, je jure, sur les cierges qui brûlent devant Vous, d'abandonner cette misérable vie que j'ai menée jusqu'ici. Oui, Bonne Mère, j'ai été, plus souvent qu'à mon tour, un voleur, un ivrogne, un coureur, et même...

Arsène regarda à nouveau la Vierge. Son visage était plein de bonté... peut-être même, avec un petit sourire narquois...

— Oui, oui, Bonne Vierge, vous savez tout cela. Je vous le dis, non pas pour vous

l'apprendre... mais pour m'humilier et mieux m'engager... Foi de Tondu!

Arsène allait cracher à terre, pour signer son serment, comme on le faisait alors, entre gens du quartier, mais il s'arrêta à temps.

— Mon Doux... murmura-t-il honteux... j'oubliais que j'étais à l'église... Au revoir, Bonne Mère, aidez-moi.

Il n'y avait pas un instant à attendre. Jos le Tondu décida de quitter le soir même, la grande ville où trop d'amis douteux le retenaient. Il partit sans avertir personne.

Personne? Eh oui... Pas même, ses deux compagnons d'aventure, le sinistre Courtepointe et le rutilant Finandouille qui, à quelques pas de là, au Restaurant de l'Ecu d'Argent, préparaient quelque mauvais coup.

Courtepointe! Finandouille! Pour lui, c'était tout son passé. Avec eux deux il avait couru toutes les aventures possibles. Il s'était battu, en leur compagnie, avec les matelots de Sorel, il avait trahi sans vergogne les trafiquants écossais, aidé les trappeurs de la Nouvelle-Angleterre à frauder la Couronne, volé les bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson... et bien d'autres choses...

Trio redoutable! et pourtant trio si populaire... Courtepointe, Finandouille et Jos le

Tondu, avaient, chacun à leur manière, des dons inouïs de comédien : acrobate, bouffon, magicien, imitateur, chanteur, ils étaient tout cela et plus d'une fois on les avait conviés pour distraire les invités du Gouverneur de la garnison . . .

Et c'est pourquoi Arsène hésitait.

— C'est pas bien, ce que je fais là, pensait-il . . . Non, c'est pas bien. Il faudrait dire adieu à mes deux copains . . . Ils ont toujours été corrects avec moi . . . C'est pas bien.

Il lui fallait passer devant le restaurant. Entrerait-il ? N'entrerait-il pas ? Le souvenir des ripailles perpétrées avec Finandouille, la vision des beuveries où il sombrait avec Courtepointe, le rappel de tous les mauvais coups qu'il avait organisés avec le duo, tout cela lui chavirait le cœur. Et puis, aussi, il faut le dire, toutes ces émotions l'avaient altéré ; un accident, une conversion, une décision ! Comment supporter tout cela sans s'humecter abondamment le gosier.

Au coin de la place Bon-Secours, le restaurant de l'Ecu d'Argent brillait de toutes ses lumières. Ah ! comme il était accueillant ! Comme il ferait bon d'y entrer, ne fût-ce que quelques minutes.

— Tout de même affirma le Tondu, tout de même, je ne suis pas un sauvage . . . j'ai du savoir-vivre . . . je vais leur dire au-revoir.

Mais au moment même où, remontant du quai, il se dirigeait vers la porte, hospitalière,

un bruit de cloches l'arrêta net. Plus fort que la sirène d'un bateau à vapeur qui descendait le courant Sainte-Marie, l'écho de l'angélus sonnant à l'église Bon-Secours, résonna dans le cœur d'Arsène Lelarge. Dans une vision soudaine, le Tondu crut deviner la Vierge qui, là-bas, dans l'obscurité de la chapelle, lui souriait tristement.

Il s'arrêta net, et, rebroussant chemin, il repartit par la rue Saint-Paul vers la Place Royale d'où il lui fut facile de quitter la grande ville.



Six mois plus tard, Arsène Lelarge — que personne n'appelait plus Jos le Tondu — était installé sur quelques arpents de terre neuve, entre Sainte-Agathe et Val David. Certes, la région était loin de ressembler à ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Là où maintenant s'élèvent hôtels, camps luxueux, et motels de passage, il n'y avait alors que terres de colonisation et chemins rocailleux.

Tout près de la rivière du Nord, il avait défriché un vieux terrain abandonné. De quelques rondins et de planches empruntées, il s'était construit une chaumière qu'il avait toutefois adossée à une solide cheminée de pierre. Il avait planté des légumes mais c'était surtout la pêche et la chasse qui les aidaient à vivre.

« Les » aidaient à vivre? ... Comment cela? Il n'était donc plus tout seul? Eh oui! là-bas, au douzième rang, il avait rencontré la douce Louissette qu'il connaissait depuis toujours... Les choses n'avaient pas traîné et huit semaines après son départ de la ville, il existait une charmante Madame Lelarge qui s'ingéniait, par tous les moyens, à plaire à son mari et à lui faire oublier sa vie passée, cette vie sur laquelle, d'ailleurs, il n'aimait pas beaucoup jaser...

Des semaines de bonheur s'écoulèrent ainsi. Dans cette cabane de pauvres régnait une paix tranquille. L'automne était venu, avec cette splendeur exultante que prennent les forêts des Laurentides. Puis, l'hiver, qui, d'un seul coup, avait dénudé les arbres, glacé les prairies, assombri les lointains et peuplé le ciel de ces grands vols d'oiseaux qui s'en vont, à tire d'aile, vers les plages de soleil...

Noël n'était plus loin et si les Lelarge n'étaient pas riches, pourtant Arsène ne voulait pas qu'il fût dit que leur premier Noël, au foyer, fût un Noël misérable. Il avait donc acheté un dindonneau que Louissette engraisait soigneusement.

— Ah! mon petit mari, lui disait-elle, cette année, même s'il gèle à fendre les pierres, nous irons à la messe de minuit... Il y a si longtemps que je rêve de cela.

— Oui, ma Louissette, nous irons en raquette à Saint-Agathe. Et, en revenant quel réveillon

nous ferons! De la dinde, de la saucisse, de la tarte à la mélasse... Hum! L'eau m'en vient à la bouche.

Dans son enclos, la dinde devenait plantureuse. Peut-être devinait-elle le sacrifice auquel on la destinait, car elle était de plus en plus lugubre, à mesure que les Lelarge, en la regardant, se réjouissaient.

Tout allait pour le mieux, lorsque, deux jours avant Noël, Louissette reçut une visite dont elle se serait fort bien passé.

C'étaient Finandouille et Courtepointe qui, ayant déniché la nouvelle résidence de leur ancien complice, venaient lui rendre visite. Louissette était seule à la maison quand ils se présentèrent.

— C'est Jos le Tondu que nous venons voir, dirent-ils d'un ton mielleux. Pour nous, le Tondu, c'est comme qui dirait un frère. Oui... nous sommes deux de ses amis de la ville... des vrais amis au Tondu... nous avons pensé qu'il serait heureux de nous revoir et que, peut-être, nous pourrions réveillonner ensemble... Ah! ce cher Jos le Tondu!...

La Louissette ne comprenait pas.

— Jos le Tondu, dit-elle?... Mais il n'y a pas de Tondu ici. Vous faites erreur, mes bons messieurs. Ici, il n'y a que mon mari: Arsène, Arsène Lelarge...

— Oui, oui, c'est bien cela, reprit Finandouille avec empressement... Arsène Lelarge, connu partout, sous le nom de Jos le Tondu. C'est lui. C'est cet excellent ami qui est parti si rapidement de Montréal qu'il n'a pas eu le temps de nous dire aurevoir...

— Mais nous ne sommes pas des ingrats, petite Madame, continua Courtepointe, ni des rancuniers et c'est nous qui, en montant vers le Mont-Tremblant, où nos « affaires » nous appellent... c'est nous qui...

Courtepointe lança à Finandouille un regard plein de sous-entendus... puis il continua.

— C'est nous qui sommes venus dire un petit bonjour à votre mari et lui rappeler quelques bons souvenirs de l'ancien temps.

— C'est gentil à vous, mes bons amis, coupa Louissette, mais c'est bien regrettable, Arsène n'est pas là.

Louissette n'aimait pas beaucoup ces faces patibulaires. Avant qu'ils aient eu le temps de pénétrer dans la pièce, elle leur avait fermé la porte au nez et — crac — le loquet était mis.

Tout cela fut rapide comme un éclair. Pas assez toutefois pour que Finandouille n'ait aperçu, pendant au mur, la dinde dodue qu'Arsène avait tuée le matin même et que Louissette venait de farcir avec du foie et du persil.

— Ah! Ah! se disaient nos mécréants, en s'en allant, sacré Tondu, tu allais faire bombance

et tu ne nous avais pas invités. Eh bien, tant pis pour toi; puisque tu n'es pas poli, et que ta femme ne se montre pas plus accueillante, tu le paieras.

Et ricanant — de ce rire mauvais qu'Arsène connaissait bien — ils partirent par la vieille route de Val David jusqu'à l'hôtellerie la plus proche.



On devine l'ennui d'Arsène lorsqu'à son retour sa femme lui apprit quels étranges visiteurs l'avaient demandé. Il n'avait nulle envie de renouer des relations avec ces vieilles connaissances. Tout cela c'était le passé. Entre temps, il y avait eu Notre-Dame-du-Bonsecours... et puis Louissette. Pour rien au monde, il ne voulait revenir à ses folies d'autrefois.

— Non, ma bonne Louissette, il n'y a rien à faire... je ne veux absolument pas revoir ces vauriens... je sais trop bien ce dont ils sont capables.

A ce moment, Arsène aperçut la dinde que sa femme avait suspendue au mur. Il eut l'intuition d'une imprudence.

— Dis-moi, Louissette, ont-ils vu notre dinde?

— C'est bien possible, Arsène... Courtepoin-  
te avait l'œil vif et, pendant que Finandouille  
me parlait, je voyais le nez de son compère qui  
avait l'air de humer le vent.

— En tout cas, ne prenons pas de chance, ma femme. Ne laissons pas la dinde au même endroit. Nos visiteurs sont bien capables de nous la voler... Cachons-la ailleurs... tiens, dans le coffre à bois... là, elle sera en sûreté.

Arsène ne s'était pas trompé. Il n'était pas loin de minuit lorsqu'un bruit insolite le réveilla brusquement. Peut-être était-ce le cri de la vieille chouette qui avait fait son nid dans l'orme voisin? Mais non, elle était partie depuis longtemps vers des régions plus chaudes. C'était comme le grattement d'une scie à main contre les planches du mur. Arsène regarda attentivement. Il vit alors, avec stupéfaction, que la scie avait déjà eu le temps de découper une ouverture, juste à l'endroit où, quelques heures plus tôt, la dinde était suspendue.

— Ça! par exemple, se dit Arsène, c'est pas correct... des planches que j'avais eu tant de mal à bien assembler.

Il perçoit alors des chucotements. Ce sont des voix qu'il connaît bien...

— Animal de Tondu, déclare Finandouille, il nous a roulés... la dinde s'est envolée...

— Alors, ne perdons pas de temps, sauvons-nous, réplique avec insistance, le complice.

Arsène est bien réveillé maintenant. Il va d'abord s'assurer que la dinde est toujours dans son coffre.

— Parfait, se dit-il... elle y est. Mais faut-il encore qu'elle y reste. Avec ces vauriens tout est à craindre. Il faut faire attention. Je vais d'abord faire une ronde autour de la maison.

Le fusil à la main, il sort prudemment. Mais l'obscurité est si grande qu'il ne voit pas à quatre pieds de là. Ce n'est pas de chance, car justement Finandouille était là dans un recoin, derrière la corde de bois. Il voit la porte de la chaumière ouverte, il entre à pas de loup, s'approche du lit de Louissette et contrefaisant la voix du mari :

— Louissette, je ne trouve plus la dinde... où l'as-tu mise? Louissette a le sommeil profond. Du fond de ses rêves, elle entend bien la voix mais elle n'arrive pas à émerger du sommeil. Elle bâille, bâille encore et ânonne :

— Es-tu fou, pauvre homme... c'est toi-même qui l'a mise dans le grand... dans le grand bahut. Ne me réveille plus, pauvre écervelé... Laisse-moi dormir.

— Ah! oui, c'est vrai, où ai-je donc la tête! ricane l'homme.

D'un coup d'œil, le voleur a découvert le coffre... en un rien de temps, il s'empare de la dinde et il franchit la porte une seconde avant qu'Arsène ne tourne l'angle de la maison.

Mais Louissette est maintenant bien réveillée... Un pressentiment insolite l'a inquiétée.

— Alors, tu l'as trouvée cette dinde, grand niais?

Arsène comprend à l'instant qu'il vient de se faire voler...

— Ah! mes coquins, dit-il. Tout n'est pas perdu, vous allez voir. Rira bien qui rira le dernier. C'est bien de valeur, mais gare à vous.



Les deux voleurs connaissaient fort bien la région. Plusieurs années auparavant, ils y avaient fait un de leurs coups les mieux réussis. Arsène était au courant de tout cela. Il eut vite fait de deviner de quel côté ils étaient partis.

— Je vais vers la caverne de Val-Morin, dit-il à sa femme. Ne t'inquiète pas. Ferme ta porte et tu verras qui aura le dernier mot...

Il longea la rivière du Nord, prit la traverse, franchit le onzième rang et soudain, au détour du lac, il aperçut, marchant pesamment devant lui, Courtepointe, la dinde sur les épaules. Finandouille devait le précéder, ouvrant la marche et indiquant le chemin.

La nuit était sombre et l'obscurité sournoise, pourtant Arsène marchait sans hésitation; il ne perdait pas de vue la silhouette qui, là-bas, s'accrochait dans les racines, butait contre les rochers, sacrait comme un païen.

A quelque distance des chutes, les voleurs s'enfoncèrent dans le sous-bois. C'était bien à la caverne qu'ils allaient : Arsène ne s'était pas trompé.

L'obscurité était maintenant totale. L'atmosphère devenait sinistre, car le grondement des cascades, mugissant sous une carapace de glace, couvrait tous les autres bruits. Arsène prit un sentier de détour, courut à toutes jambes et se trouva ainsi, soudain, à côté du chemin où Courtepointe s'engageait. Imitant la voix de Finandouille, il lui dit :

— Passe-moi la dinde, Courtepointe... elle est lourde... c'est bien à mon tour de la porter.

— C'est pas de refus, mon vieux... prends-la, si tu veux... j'en ai plein mon sac!

A peine eut-il retrouvé sa dinde que, faisant demi-tour dans l'obscurité, notre Arsène revient dare-dare à la chaumière. Inutile de préciser la colère de Courtepointe, quand il s'aperçut qu'il venait à nouveau d'être joué!

— Par le diable du Mont-Tremblant, je te la reprendrai, ta « môses » de dinde. Foi de Courtepointe, nous la mangerons à ta barbe, écœurant de Tondu!

Aussitôt, il ouvre son sac, en sort une couverture de laine grise et un fichu. Il met la couverture autour de ses reins.

— Voilà, dit-il, c'est une jupe!

Puis il prend le fichu et s'en couvre la tête.

— Regarde-moi ça, Finandouille, n'ai-je pas l'air d'une paysanne? un peu lourde, peut-être, mais charmante tout de même.

Finandouille regarde tout cela, ahuri. Il trouve l'accoutrement parfaitement burlesque, mais dans cette noirceur, ça n'a aucune importance.

A toute vitesse, tous les deux prennent le raccourci. Une neige légère s'est mise à tomber, ouatant tous les bruits. Ils longent sans dire un mot le Mont-Sauvage, descendent la route des sables et contournent la cabane des Lelarge. Courtepointe arrive à la porte juste au moment où Arsène débouche à l'entrée du sentier. Heureusement, pour notre voleur, la nuit n'a jamais été aussi profonde. Retenant sa jupe à deux mains, il s'embusque dans la porte; il prend la voix de la Louissette.

— Alors, tu l'as retrouvée ta dinde, demande la fausse Louissette? Dis, tu l'as ou tu l'as pas?

L'imitation de la voix est parfaite. Arsène épuisé s'y laisse prendre.

— Eh oui, ma femme, je l'ai... j'ai bien roulé ces sacrés pendants.

— Bravo, mon mari. Toi, tu es un homme... mais, écoute! entends-tu ce bruit dans le hangar? Donne-moi la dinde, je vais la cacher pendant que tu vas aller voir ce qui se passe...

Il ne se passait évidemment rien dans la remise, mais quand Lelarge revint, il eut juste le temps de voir la fausse Louissette qui, la couverture relevée autour de la taille, se sauvait à perdre haleine vers le sous-bois.

Dans la cabane, Madame Lelarge était morte de terreur. Elle ne savait pas ce qui se passait. Elle craignait que son Arsène n'ait été la victime de quelque guet-apens.

Il lui explique tout. Il est découragé. Pourrait-il jamais venir à bout de tels chenapans. Ne vaudrait-il pas mieux tout abandonner? Et puis, la neige tombe de plus en plus épaisse. Mais voilà que Louissette le regarde. Elle, elle a confiance en lui. « Un Arsène, pense-t-elle, ça ne se laisse pas faire comme cela... ça a toujours le dernier mot ».

L'orgueil et l'amour de sa femme le rendent ingénieux.

— Je te jure, ma femme, nous mangerons ensemble la dinde de Noël. Au revoir. A bientôt.

Et il repart; pas d'hésitation cette fois-là. Les traces toutes fraîches se voient sur la neige. « Tiens, se dit-il, c'est encore à la caverne que la piste me mène. Curieux. »

Mais les voleurs ont sur lui beaucoup d'avance. Arrivera-t-il à temps pour retrouver sa dinde intacte?

Il refait donc à nouveau le trajet et se trouve bientôt près de l'entrée de la grotte. Mais, chose

étonnante, il n'y a rien, Il commence à se désespérer, lorsque soudain, là-bas, à quelque cent pieds, à travers les branches, un feu jaillit, illuminant la neige.

Arsène s'approche lentement. Entre deux énormes rochers qui forment comme une ruelle profonde, il voit Finandouille et Courtepointe qui, parfaitement abrités de la neige et des vues indiscretes, viennent d'allumer un grand feu de fougères et de bois sec. La dinde, embrochée sous une fourche de houx vert rôtit lentement.

Arsène s'accote aux flancs du rocher. Quelques bribes de conversation viennent jusqu'à lui.

— Ce coup-là, on est bon, affirme Courtepointe. Le Tondu ne peut plus rien contre nous.

— T'as raison, Courtepointe, il ne peut plus rien lui, mais il y a la police... et il est bien capable de faire appel à ces gens-là... il est si mauvais.

Arsène ne bouge pas. « La police? Tiens, mais c'est une bonne idée, songe Arsène. Evidemment, il ne s'agit pas pour moi d'aller jusqu'à Sainte-Agathe chercher les policiers... quand je reviendrais, je ne trouverais plus guère que la carcasse de ma dinde... mais j'ai une idée: la police? C'est moi qui vais la faire... Ah! mes gaillards, vous allez voir ça ». Il se dirige alors vers une vieille cabane de bûcherons dont il est à peu près le seul à connaître

l'existence. Là, il trouve des chaudrons rouillés, des chaînes, des bâtons, des cordes...

— Ah! mes gaillards, se répète-t-il, vous allez voir...

Et le voilà qui attache des chaudrons au bout des cordes, qui suspend dans les branches de vieilles boîtes de conserve, qui tend d'un arbre à l'autre, des chaînes bruyantes... Puis, soudain, il se met à courir de tous côtés traînant par terre les boîtes, secouant les arbustes où des ferrailles sont accrochées, frappant deux casseroles l'une contre l'autre. Il est à gauche, il est à droite, il crie ici, il hurle là... Il se démène tant et si bien que nos voleurs sont persuadés que toute la force policière de Sainte-Agathe les a cernés... Déjà, ils entrevoient la potence, suprême aboutissement des bandits de grand chemin.

— Nous sommes pris, crie Finandouille... sauve qui peut!

Abandonnant feu et rôti, ils fuient à toute vitesse, se prennent les pieds dans les chaînes, se croient perdus, et pâles de terreur, vont se cacher dans les taillis du Mont-Sauvage... Mais qu'est-ce à dire? Le bruit a cessé d'un seul coup!

— Entends-tu? crie Courtepointe.

— Non, justement, j'entends rien... et c'est ce qui me paraît curieux...

A pas de loup, ils reviennent sur les lieux de leur débandade. Mais qu'est-ce que c'est? Voici

la silhouette d'Arsène qui, fort occupé à détacher la dinde, se profile sur le feu rougeoyant.

— Ah ! Ah ! disent-ils médusés. Ah ! c'est cela... la police!

Que pourraient-ils ajouter! Ils doivent convenir qu'une fois encore, ils ont été roulés par leur ancien ami. Mais s'ils en conviennent facilement, ils n'en prennent pas, pour autant, leur parti.

Arsène se prépare à s'en aller; la dinde est dans un sac. Le voilà qui passe tout près d'eux, sans soupçonner qu'ils sont là, embusqués dans la neige. Leur stupéfaction est telle qu'ils sont restés tapis derrière leur rocher, sans faire un geste, muets d'étonnement.

Arrivé chez lui, Arsène raconte tout à sa femme. Elle l'embrasse de joie...

— Tu vois, mon mari, j'avais raison d'avoir confiance en toi... Nous mangerons la dinde demain soir au réveillon... Noël ainsi sera complet!

— Sans doute... Sans doute... ma Louïsette... mais ce n'est pas encore fait... avec ces gredins-là, il faut se méfier... En tout cas, pour ce soir mettons la dinde à côté de notre lit et dormons, nous l'avons bien mérité.

Le lendemain, au réveil, la neige a recouvert toute la campagne; ce sera un vrai Noël, un Noël blanc.

— Ne perdons pas de temps, Louisette; il faut faire cuire la dinde.

— C'est bien, mais, avec tout cela, nous n'avons plus le temps de la faire rôtir. Nous allons la couper en quelques morceaux et nous la mettrons à la marmite.

Tandis qu'Arsène ranime le feu, la Louisette fait rissoler oignons et lardons. Une savoureuse odeur embaume la chaumière. Nos compères n'étaient pas loin; le fumet tentateur arrive à leurs narines. Finandouille risque un œil par la fenêtre...

— Oh! merveille! Arsène et sa femme — qui n'ont presque pas dormi de la nuit — sont sur leur chaise berçante, assoupis... endormis, peut-être!

Courtepointe appuie doucement sur le loquet de la porte.

— Rien à faire, grogne-t-il, ces sacripants de Lelarge se sont méfiés... La porte est barrée...

Finandouille aperçoit contre la remise, une longue perche de bois, avec un crochet, qui, sans doute, doit servir à ramoner la cheminée. Il se rappelle qu'il est acrobate. C'est le moment de montrer son agilité.

— Tiens, tiens, dit-il... j'ai une idée... essayons.

Avec souplesse, il fait un rétablissement, se hisse sur le toit glacé, et rampe jusqu'à la

cheminée de pierre. Par l'ouverture, il aperçoit, juste en dessous de lui, à sept ou huit pieds plus bas, la dinde qui mijote dans une sauce onctueuse, il passa la perche par le tuyau de la cheminée, plonge et pique au hasard, dans la marmite.

Les premiers essais sont infructueux.

Au quatrième coup, il réussit à piquer un morceau de gras.

— Tout juste bon pour le chien... remarque Courtepointe... Allez, laissez tomber.

Mais le cinquième coup, bien dirigé, est un succès. Finandouille vient de harponner un magnifique morceau... Doucement, tout doucement, avec d'immenses précautions, il le ramène par la cheminée.

Soudain, un cri terrible jaillit dans la pièce, en bas. C'est Louissette qu'un pressentiment a réveillée, en sursaut... A peine a-t-elle ouvert les yeux qu'elle voit avec effarement, le plus beau morceau de sa dinde qui s'envole mystérieusement dans les airs. Arsène n'a même pas le courage de s'indigner.

— Nous n'en finirons pas, dit-il. Mieux vaut s'entendre que de continuer une lutte semblable!

Il ouvre la porte, appelle les deux voleurs déjà prêts à s'enfuir.

— Entrez, mes amis, entrez, leur dit-il... Ça ne peut pas durer ainsi. Allons-nous passer le



Louissette voit avec effarement le plus beau morceau  
de sa dinde qui s'envole mystérieusement.

saint Jour de Noël, moi, à vous épier, vous, à nous voler? Certes, j'ai peut-être eu tort de ne point vous inviter à partager cette dinde gras-souillette, mais vous, mes amis, avez-vous eu raison de percer mon mur, d'abîmer ma cheminée et de m'entraîner dans de si folles aventures, alors que la fête de la Nativité est toute proche...

Louissette, moins effarouchée, s'est approchée.

— Amis, reprit Arsène, réconcilions-nous... Entrez chez moi... Soyez à l'aise. Dans quelques instants la dinde sera cuite... Nous la garderons pour cette nuit... Tous, ensemble, nous irons à l'église au pied de la crèche, demander le pardon de nos fautes pour commencer une vie nouvelle. Puis, en revenant, nous mangerons cette dinde qui, après nous avoir fait courir les pires aventures, sera pour nous, le symbole d'une amitié honnête.

Finandouille et Courtepointe ne répondirent pas tout de suite; mais, comme, à ce moment, sonnaient dans l'air feutré, les cloches de Sainte-Agathe, Arsène regarda ses compagnons des mauvais jours; il vit que leurs yeux brillaient. Ce n'était pas l'espoir d'un bon réveillon ou l'idée d'un mauvais coup qui les troublait ainsi c'était le souvenir des Noël's de leur enfance, peut-être le remords de leurs erreurs passées, en tout cas la joie d'espérer, à leur tour, en un avenir plus clair.

## LES TROIS TRUITES DU GRAND COUQUE



Vous n'avez pas connu le grand Couque ? Eh bien, ne vous en plaignez pas ! Vous n'avez rien perdu ! Je dirai même que vous avez peut-être gagné... quelque chose ! car qui sait quel tour pendable vous aurait joué ce fameux Couque, fort connu tout autour du Mont-Tremblant, à cause des quatre cents coups qu'il avait joués à bien des gens, de Saint-Jérôme à Saint-Donat...

Ah ! Vous vous récriez ? Vous vous croyez plus fin que les autres ! Oui, oui... je sais... d'autres aussi, bien avant vous, se sont récriés et pourtant ils s'y sont laissés prendre. Combien de mécréants — qui pourtant se croyaient fort rusés — ont été bernés par lui, dans les chantiers du Nomingue, où était cuisinier, « Maître-cook » (d'où son nom) ! Combien de compagnons affirmèrent l'avoir vu, certains soirs d'orage, consulter le « Grand Albert », dans une vieille édition qui sentait le soufre, appeler le diable et courir la « Chasse-Galerie » ! Combien ? ... Mais je m'arrête, car tout cela est du passé... Oui, tout cela n'a plus été que mauvais

souvenirs, du jour où le Grand Couque s'est marié, car celle qu'il a épousée — la Lucienne de Saint-Sauveur — était, dans son genre, une autre « Couqueuse ». Habile, délurée, retorse, luronne et tout et tout... Elle sut dresser son homme et le mater. Tous les voisins qui conquirent les Couque (après leur installation dans une maison de Saint-Sauveur) vous le diront. Plus d'une fois, ce fut le Grand Couque qui se trouva roulé. Combien d'anciens camarades de chantier du bonhomme qui, un jour ou l'autre, avaient été témoins de ce fait inouï, n'en sont pas encore revenus! Vous pensez que j'exagère? Vous voulez un exemple? Eh bien, écoutez l'« Histoire des Trois Truites ».



Un été que le Grand Couque faisait de la « pitoune » du côté du Lac Vert, il réussit à tromper la surveillance de son boss et, tout bonnement, il alla à la pêche dans une anse retirée du grand Lac. Il avait pris ainsi trois jolies truites qu'il cacha dans le fond de son sac. C'était, il est vrai, de petites truites, mais leur couleur était d'un rose merveilleux et leurs reflets dignes de la nacre.

Ces poissons avaient si belle apparence que notre homme estima qu'il fallait en faire profiter un invité... et autant que possible, un invité de marque.

— Un invité de marque? lui dit Lucienne, oui, mais qui inviter?

Après un instant de réflexion, le Grand Couque eut une idée.

— Que dirais-tu, ma femme, si nous invitations notre Curé? Il ne nous connaît pas beaucoup, car nous ne sommes pas de bien bons paroissiens... Et puis, j'ai tant de choses à me faire pardonner... Ça ne peut toujours pas faire de mal!

Lucienne ne répondit pas. La visite ne lui faisait jamais plaisir, car c'était sur elle que retombait tout le travail. Mais, il n'y avait rien à dire; déjà le Grand Couque apprêtait les poissons. Jamais il n'y avait mis tant de cœur... Et je te les beurre par ci, et je te les enfarine par là et je te les remplis de farce, et je te les saupoudre de persil... C'était plaisir que de le regarder travailler, tellement il y mettait d'ardeur et de savoir-faire.

En cinq minutes les poissons furent prêts à être mis au four.

— Maintenant, ma femme, surveille-les. Dans une demi-heure, tu les retourneras. Dans une heure, tu les sortiras du four. Mais il est vrai que dans une heure, je serai revenu: il n'en faut pas tant pour aller chercher notre curé au presbytère.

Et, ceci dit, le Grand Couque partit.

Hélas! le presbytère était à un bon mille de là, et par malheur, sur la route, il y avait deux tavernes! Deux tavernes où tous les charrois de Montréal s'arrêtaient. Comment passer devant, sans trinquer avec les amis, sans aller aux nouvelles? C'est ce que fit le Grand Couque.

Et les minutes passèrent...



Dans sa cuisine, Lucienne avait déjà eu le temps de retourner trois fois les truites. A chaque fois, une odeur de plus en plus appétissante était venue tenter notre cuisinière.

— Ah! qu'elles sentent donc bon, ces truites magnifiques... comme leur chair est merveilleuse, se répétait Lucienne... comme la sauce paraît savoureuse!

Et l'eau lui venait à la bouche. Elle piqua un croûton au bout d'une fourchette, le trempa dans la sauce, le dégusta... Elle crut défaillir de gourmandise.

A un moment, en retournant un des poissons, il se trouva qu'un morceau de peau resta collé à la fourchette... Il n'y avait pas grand mal à le manger... et c'est ce que fit la Lucienne, d'un air gourmand.

— Ciel! Quelle saveur!... jamais je n'ai rien mangé de si délicat!

Elle voulut alors regarder si le reste de la peau de la truite était aussi bon.

— Eh oui, se dit-elle, tout est aussi succulent... Mais, c'est merveilleux!

Lucienne alla jusqu'à la porte. La route qui menait à Saint-Sauveur était désespérément vide. Pas de Couque à l'horizon! Au loin, quelques cris de charretiers se mêlaient à des rires sonores. Lucienne crut bien y reconnaître la voix de son mari. Elle en eut de la rancune. Elle regarda à nouveau le plat. La truite dont elle avait imprudemment enlevé la peau, n'était vraiment plus très présentable...

— Il vaut mieux que je la mange, pensa-t-elle. Jamais je n'oserais offrir à notre curé un poisson de si mauvaise apparence...

Et elle mangea la truite.

Au loin, les rires résonnaient toujours. La voix de la servante de l'auberge s'était unie aux exclamations des autres. Mais Lucienne n'y prêtait guère attention car, loin d'être rassasiée par son premier poisson, elle était maintenant en plein appétit.

— Ah! se disait-elle, comme ce serait bon de manger le second... Oui, mais que dirait le Grand Couque? Quand il est fâché, il tape sec! et avec mes rhumatismes, je ne puis pas me permettre de recevoir une raclée, même par gourmandise...

A ce moment, le chat miaula à la porte. Sans doute, voulait-il rentrer... Il avait dû sentir

le poisson... Ce fut une inspiration pour Lucienne.

— Entre, mon bon chat, entre... lui murmura-t-elle d'un ton doux.

Le chat n'en revenait pas. Il n'était pas habitué à être traité si gentiment. Il regardait avec envie sa patronne qui, tout en guettant d'un œil à la fenêtre, dévorait goulûment la seconde truite. Elle se disait qu'après tout, son mari lui avait assez souvent menti, pour qu'à son tour, elle lui rende la pareille.

— Hein, mon bon chat, lui disait-elle malicieusement, c'est un bon poisson?

Le chat miaulait, ses yeux verts, luisant de convoitise...

— Oui, oui, je sais, ajouta-t-elle. Tu en voudrais bien un morceau. Eh bien, chat du diable, tu n'auras rien. Et pourtant n'oublie pas le plus drôle: c'est toi, et toi seul, qui viens de manger le poisson.

Lucienne ricana diaboliquement... Le pauvre chat comprit-il? En tout cas, ses yeux devinrent comme du soufre liquide, son dos se hérissa et, comme une flèche, il fila au grenier.

Dans son plat, la troisième truite, qui d'ailleurs était de beaucoup la plus petite, avait vraiment fort mauvaise allure. Elle faisait pitié à voir.

— Non, vraiment, songeait Lucienne, il n'y a qu'une solution...

Elle alla écouter à la porte. Les bruits avaient cessé à la taverne. Là-bas, les gens devaient avoir assez bu. Son mari allait bientôt être de retour.

— Il n'y a pas un instant à perdre, pensa-t-elle.

Et c'est pourquoi, au risque de s'étouffer, elle mangea fort prestement, la troisième tuite.

Notre Couqueuse avait à peine fini de mettre un peu d'ordre dans la maison que son mari ouvrait la porte. Là-haut, dans le grenier, le chat miaulait plaintivement comme s'il eût deviné le triste rôle qu'on allait lui faire jouer.

— Ma femme, cria l'homme joyeusement, Monsieur le Curé arrive. Il a accepté. Sors la grande nappe carreaulée des jours de fête. Mets les poissons sur le plat de faïence bleue... Et toi, sale chat qui te lamente, tais-toi ou je te coupe la queue.

Ce fut à ce moment que la Lucienne intervint.

— Mon ami, lui dit-elle d'un air dégagé, si le chat gémit, c'est que j'ai dû le battre.

— Le battre? et pourquoi?

— Eh bien! figure-toi que cet animal du diable a mangé les poissons.

L'épouse s'arrêta épouvantée. Son mari, rouge de colère, l'avait prise par le cou...

— Tais-toi, créature d'enfer, hurla-t-il. J'aime bien qu'on plaisante, mais pas de cette manière-là. Répète un peu que le chat a mangé les poissons et tu verras comment je te renfoncerai les côtes.

La Lucienne s'était ressaisie et d'une voix amusée :

— Bien non, mon grand Couque, c'était une farce que je te faisais. Pardonne-moi. Tu ne sais plus rire... Les truites sont cuites à point. Elles mijotent dans le four où je les ai couvertes, sois sans crainte...

— Correct, la femme. J'aime mieux cela. Alors notre curé peut venir; prépare la table comme je t'ai dit.

Affolée au point qu'elle ne savait plus ce qu'elle faisait, la Lucienne mit la nappe de travers, faillit briser le plat de faïence en le sortant du buffet, et renversa la bouilloire d'eau qui chantait sur le feu. Pourtant une idée venait de surgir dans son esprit. Elle tendit à son mari le couteau à découper :

— Tiens, mon ami, regarde ce couteau. Veux-tu aller l'aiguiser... il ne coupe plus du tout...

Elle espérait ainsi gagner un peu de temps.

Le Grand Couque se dirigea vers la grange où se trouvait la meule à aiguiser. Il venait de

commencer son travail quand Monsieur le Curé frappa à la porte de la cuisine.

— Entrez, entrez, Monsieur le Curé, dit Lucienne à mi-voix, d'un air à la fois effrayé et complice . . . Entrez, mais ne faites pas de bruit!

— Qu'est-ce qu'il y a, ma bonne Lucienne, vous avez mal à la gorge? Vous ne pouvez pas parler? Il y a un malade dans la maison?

— Non, non, Monsieur le Curé . . . ça n'est pas ça. C'est à cause du Grand Couque: il ne faut surtout pas qu'il vous entende . . .

— Mais, qu'est-ce que vous me racontez là? C'est le Grand Couque lui-même qui m'a invité... il paraît qu'il a pêché trois belles truites...

La Lucienne prit un air désolé . . . l'air de quelqu'un qui souffre beaucoup.

— Hé oui, mon pauvre Monsieur le Curé, je la connais, la chanson. Le Grand Couque vous a trompé; il n'y a pas plus de truites dans la maison que de sansonnet au Pôle Nord, c'est une bien triste histoire . . . et une histoire dangereuse!

Le Curé ne savait plus que penser. A ce moment, parvint à ses oreilles, le bruit d'un couteau que le Grand Couque aiguissait dans la grange. Inquiet et soupçonneux, le Curé tendait l'oreille.

— Et puis, Monsieur le Curé, ce n'est pas le plus grave. Les truites, vous en mangerez

toujours ailleurs. Mais vous avez l'air d'ignorer que mon mari, de temps en temps, a des crises . . .

— Des crises?

— Oui, ça date de loin; du temps où il travaillait dans les Etats . . . Des maringouins empoisonnés l'ont piqué; ça s'est infecté et depuis ce temps-là, à date régulière, les crises le prennent. Il y a plusieurs mois qu'il n'en a pas eu. Croyez-moi, Monsieur le Curé, quand ça le prend . . . c'est épouvantable . . .

— Mais qu'est-ce qui se passe alors?

— Alors? Alors, mon pauvre mari se met à délirer. Et dans son délire il imagine qu'il pêche des truites . . . il invite des voisins . . . et quand les voisins sont là, et bien c'est pas drôle, Monsieur le Curé!

— Mais dites-moi tout, ma bonne Lucienne, qu'est-ce qui n'est pas drôle? Vous me laissez tout deviner . . . parlez, pour l'amour de Dieu . . .

La Lucienne baissa la voix, elle se rapprocha de lui.

— Alors, il prend son grand couteau et malheur au pauvre invité qui n'est pas assez rapide pour s'enfuir . . . Tenez, regardez-le justement, Monsieur le Curé, est-ce là, un homme qui a son bon sens?

Monsieur le Curé se pencha par la lucarne d'arrière. A quelques pieds de là, le Grand

Couque, penché sur la meule, soufflant et suant, aiguisait un grand coutelas sur lequel, de temps en temps, le soleil venait accrocher un éclat.

— Et puis, Monsieur le Curé, reprit la Lucienne, le regardant du coin de l'œil, il faut ajouter encore autre chose...

Mais elle n'eut pas la peine de continuer. Le Curé, prenant son chapeau et son bréviaire, détalait sur le sentier, le plus vite que lui permettait sa lourde soutane.

Quand il fut au bout du chemin, la Lucienne entr'ouvrit la lucarne.

— Couque... Grand Couque... Viens vite, tout de suite... Dépêche-toi...

L'homme arriva tout essoufflé. Il voyait bien, au tremblement inusité de la voix de sa femme que quelque chose d'anormal se produisait.

— Hé bien, mon homme, maintenant, ça y est... Et c'est pas le chat qui a mangé nos truites, mais c'est pas le mieux. Et puis, crois-moi, c'est pas une farce...

— Quoi? qu'est-ce qui est arrivé? Parleras-tu, femme du diable?

— Le Curé vient de se sauver avec tes poissons!

— Que racontes-tu là, vieille folle... Monsieur le Curé aurait volé mes poissons?

— Oh! je ne dis pas qu'il a volé les truites. Non, notre Curé n'est pas un voleur. Ce que je dis, c'est qu'il est parti avec nos truites, il y a quelques secondes... C'était peut-être pour ses pauvres, peut-être pour des malades... en tous cas, il vient tout juste de tourner là, au bout de la route.

Le Grand Couque était blanc de colère.

— Oui, oui, pour ses pauvres! pour ses malades! Hé bien, je vais lui faire voir de quel bois je me chauffe... comme si mes truites étaient destinées à ses pauvres!

Et, ce disant, il s'élança vers la route où, une minute plus tôt, le curé venait de s'enfuir.

On juge de la stupéfaction des gens de la taverne quand, sous le grand soleil de midi, ils virent repasser devant eux, d'abord Monsieur le Curé qui courait — comme jamais on ne l'avait vu courir — suivi bientôt du Grand Couque qui serrait les poings en grommelant des injures. Eux qui, un peu plus tôt, les avaient vu passer bras dessus, bras dessous, ils n'en revenaient pas. C'était un beau sujet de conversation.

Le Curé avait trop d'avance pour que le Grand Couque pût le rattraper et ce fut à un presbytère, dont toutes les portes étaient closes, que l'homme se heurta. Le Grand Couque, s'adossant à l'ombre du mur, réfléchissait. Il eut vite fait de prendre une décision.



Le chat emportait dans sa gueule une longue arrête de truite.  
Le grand Couqus pâlit...

— Pourquoi insister, se dit-il? Il y a là un mystère qui m'échappe . . . notre Curé n'est pas un voleur, c'est certain . . . pour le reste, je n'y comprends rien. Tant pis, rentrons. On verra plus tard. C'est fichu pour aujourd'hui!

A la fois pensif et furieux, le Grand Couque repassa à nouveau devant les Tavernes, mais il n'entra pas. Trop de choses le préoccupaient.

Il arriva chez lui, silencieux. La Lucienne qui avait mauvaise conscience, se montra particulièrement accueillante. Il l'arrêta d'un geste sec. Le chat, qui ronronnait sur une chaise, sentit que l'atmosphère était à l'orage; il sauta pres-tement à terre pour se réfugier sous le poêle. Le Grand Couque alluma sa pipe et se mit à la fumer nerveusement, au rythme de la chaise berçante où il s'était effondré. Soudain il s'immobilisa. Il considérait avec stupéfaction le chat qui, peureusement, se glissait hors de sa cachette, sous le poêle . . . Et le plus curieux, c'est que le chat emportait dans sa gueule une longue arrête de truite, à laquelle tenait encore la tête et la queue et qu'il venait de sortir de la poubelle.

La Lucienne avait pâli. Son mari la regardait dans les yeux. Il se leva, les poings en avant. Elle trembla, sachant trop bien comment tout cela se terminerait:

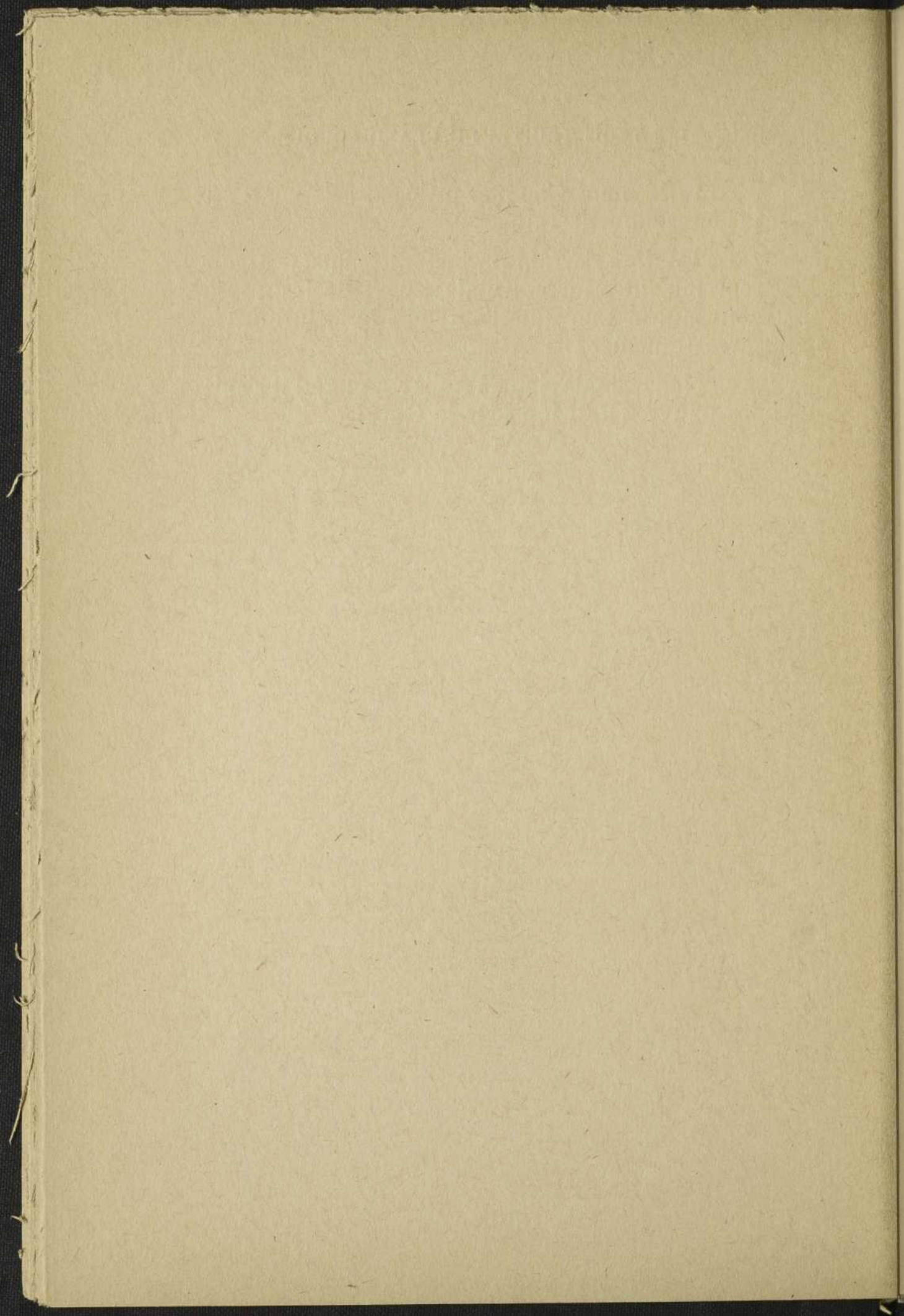
— Pan . . . clac . . . pan . . . pan . . . !

Les coups s'abattaient sur la pauvre Lucienne.

— Pitié, mon Couque, pitié . . . cela suffit . . . je ne recommencerai pas.

Le Couque s'arrêta un instant, peut-être pour reprendre des forces; mais, avant de frapper à nouveau, la Lucienne l'entendit qui murmurait sarcastiquement:

— Non, jamais rien ne suffit . . . quand il s'agit des pauvres de Monsieur le Curé!



## LA MORT ET LE JARDINIER



La pluie glacée d'automne avait chassé de l'hôtel les derniers touristes.

Dans la grande cheminée de pierre du « Mont-Tremblant Inn », une énorme bûche de cèdre achevait de se consumer.

Désœuvré, j'errais dans le hall, espérant toujours pour le lendemain, le soleil et la douceur de cet automne indien dont tout le monde m'avait vanté le charme spécialement envoûtant en ce coin pittoresque des Laurentides. Mais une pluie diluvienne continuait à ruisseler sur les pentes...

Je ne suis pas de caractère liant, mais l'ennui, surtout dans les hôtels du Nord, pousse à bien des imprudences. C'est ainsi que j'abordai « l'autre » pensionnaire qui, comme moi, avait tenu le coup et qui, comme moi, espérait quelque problématique éclaircie.

Ce touriste n'était pas banal. Un visage olivâtre, des cheveux noirs collés sur le crâne, mettant en valeur les pommettes saillantes et

les yeux bridés; un costume étrange, à la fois de qualité et de grande simplicité; et surtout, un charme mystérieux, avec quelque chose d'un peu inquiétant qui expliquait sans doute pourquoi depuis huit jours que cet homme était arrivé, tout le monde l'avait observé, mais personne ne s'était hasardé à lui parler.

Je n'eus pas à me repentir de ma démarche: ce touriste, qui avait longuement vécu en Orient, qui avait visité les royaumes les plus secrets de l'Inde et les vallées les plus inaccessibles de l'Iran, se trouva vite en confiance, avec moi. Durant deux jours (car la pluie avait redoublé de violence) il me raconta d'incroyables histoires et de merveilleuses légendes. Le contraste entre les splendeurs orientales qu'il évoquait pour moi, et les énormes nuages, chargés d'eau, qui venaient s'éventrer aux flancs du Mont-Tremblant, était tellement frappant que, des années après, je revois encore, comme si j'y étais, cet homme qui, tout en dégustant son scotch, et en lançant un regard découragé vers les vitres délavées me fit entendre les plus beaux récits du monde. L'une de ces légendes m'avait alors causé une impression étrange. C'est elle que j'ai pensé vous raconter à mon tour; elle se nomme: « La mort et le jardinier ».



Il y avait, en ce temps-là, au pays des Mille et une Nuits, un jardin tellement merveilleux

qu'aux jours de fête on venait le visiter de tous les pays à la ronde. Il appartenait au Calife de la région, mais le vrai maître de cette oasis fabuleuse était un jardinier arabe, véritable artiste dans l'art de planter les rocailles, de dessiner les perspectives, d'édifier les bosquets aux mille couleurs.

Ce jardinier, faut-il le dire, passait sa vie au milieu de ces merveilles qu'il avait créées de toutes pièces. De temps en temps, il recevait la visite du calife et ensemble, comme deux amis, ils parcouraient les allées bordées de mûriers et de grenades, ils traversaient des pelouses où les pistaches, les térébinthes et les vignes capiteuses s'enroulaient autour des pergolas; ils longeaient les rocailles recouvertes de tapis de roses. Parfois, au détour d'un sentier, apparaissait une biche ou un paon à queue bleue qui semblait disposé là, tout exprès, pour mieux faire ressortir les mosaïques roses des arcades silencieuses.

Le jardinier était heureux. Il lui semblait qu'il vivrait des siècles dans cet enclos paradisiaque et il croyait naïvement que le Destin s'arrêtait aux portes de cette oasis.

— Je te félicite, lui disait le calife, et je compte sur toi pour faire de plus en plus, de ce jardin, la merveille de la Perse.

— Seigneur, lui disait le jardinier, soyez tranquille... ce n'est pas encore ce soir, que la Mort

Et le calife considérait avec satisfaction ce visage mordu par le soleil et les vents, ces muscles longs et fermes, signes de jeunesse, et aussi ce profil de charmeur de serpent qui aurait su apprivoiser la mort elle-même . . .

Un jour que le calife, allongé sur de luxueuses peaux de mouton, écoutait son poète lui réciter des vers, il aperçut son jardinier qui, le visage décomposé, accourait vers lui. Il n'avait même plus cette réserve, cette humilité auxquelles tous les membres de la Cour, même les plus familiers, étaient tenus. Mais le calife restait un Prince . . . et il n'admettait aucun sans-gêne. D'un geste, il imposa le silence au jardinier et le poète continua

« Je cueillais au jardin la rose de l'aurore  
La voix du rossignol est venue me saisir.  
Il souffre comme moi de l'amour d'une rose  
Et remplit le matin du bruit de ses sanglots. »

Le calife n'insista pas et congédia son poète ; d'ailleurs le visage bouleversé de son jardinier l'intriguait fortement.

— Seigneur, lui dit l'homme, je taillais à l'instant même tes lauriers-roses, lorsque, soudain, sortant du bosquet d'amandiers, j'ai vu la Mort . . .

— Comment, la Mort ? Tu te moques . . . le soleil t'a troublé les esprits . . . ou alors, le parfum des roses t'a enivré.

— Non . . . Seigneur . . . Je vous en supplie . . . ne riez pas de moi. C'est bien la Mort que j'ai vue . . . elle traversait une pelouse . . . elle avait un suaire sur les épaules . . . une faux à la main.

— Oui? Et alors, que t'a-t-elle dit?

— Elle ne m'a pas parlé, Seigneur, mais, en passant elle m'a regardé d'une curieuse manière . . . J'ai peur . . . J'ai grand peur . . . Je voudrais me sauver très loin . . . très loin . . . dans Ispahan, là où elle ne saurait plus me retrouver . . .

— Eh bien, mon ami, je ne veux pas te retenir; si tu te crois en sûreté à Ispahan, vas-y!

Et le jardinier partit sur le plus rapide des chevaux arabes de la Cour, allant sans le savoir au-devant de son Destin.

Il franchit les lagunes salées, les monts volcaniques et les plateaux herbeux. Et le soir, à l'heure de la prière, il arrivait à Ispahan, se perdant dans le lacin des ruelles et dans le fourmillement des palais croulants.

Il se croyait sauvé. Pourtant, le calife était inquiet. Il alla au jardin. Les roses n'embauaient plus . . . Les rossignols s'étaient enfuis... Un spectre, revêtu d'un suaire, se promenait sous les arcades. C'était la Mort. Elle avait l'air désœuvrée. Le calife hésita un instant. Même les puissants du monde sont inquiets devant elle. Mais alors qu'elle longea les rosiers, dont les

fleurs se fermaient sur son passage, le calife l'aborda.

— Ainsi donc, O Mort, te voilà chez moi... qui donc viens-tu chercher? Tu ne sembles pas pressée!

— Non, répondit-elle, je ne frappe que ce soir, au coucher du soleil... tu vois, j'ai le temps.

La Mort, d'ailleurs, restait comme surprise et étonnée. Le calife s'en aperçut et tout simplement le lui dit.

— C'est que, tout à l'heure, lui précisa la Mort dans un rictus effrayant, j'ai aperçu ton jardinier ici même, dans ces bosquets... Tu jugeras de ma surprise quand tu sauras que je dois, ce soir-même, et sans délai, à Ispahan, prendre cet homme pour mon Empire.

Le calife pâlit et détourna la tête. Il songeait à son jardinier qui, à toute bride, galopait vers son Destin.

Et quand, à travers les palmiers, il voulut une fois encore, regarder celle qu'on ne fixe qu'en tremblant, il l'aperçut, passant sous le porche, qui se hâtait vers Ispahan, là où l'attendait le Jardinier des roses.

## FINETTE ET L'ARRÊTE DE POISSON

●

Je revenais du lac Nomingue dans un des grands autobus orange de la Compagnie provinciale, lorsqu'un voyageur, dont le petit garçon était fort remuant, décida de le calmer en lui racontant une histoire.

D'où la tenait-il? je l'ignore. En tout cas, elle était pittoresque et fort alerte. Je l'ai notée le mieux que j'ai pu.

La voici.

●

Il n'y a pas très longtemps, vivait dans cette région enchanteresse, qu'on appelle Ile-de-France, une pauvre femme, connue sous le nom de Finette, qui n'avait pas beaucoup de joies sur cette terre; non pas qu'elle fût misérable: une chèvre lui fournissait lait et fromage, un jardinet verdoyant suffisait à sa nourriture, le blé et l'avoine qu'elle glanait en automne sur les chaumes d'alentour, lui permettaient d'élever quelques poulets qu'elle vendait facilement à la ville voisine.

Finette aurait pu jouir d'une vie paisible si elle n'avait eu comme époux un homme rustre et violent qui lui donnait plus souvent coups et injures que gentilleses et baisers. Jéromois (c'était son nom) était un gaillard osseux et grand qui n'avait jamais pu apprendre un métier et qui passait son temps à fréquenter les tavernes pour y préparer des mauvais coups.

Un jour que notre manant s'était montré encore plus brutal que de coutume, la Finette décida qu'elle en avait assez supporté et elle résolut de saisir la première occasion qui se présenterait pour se venger.

Quelques jours plus tard, le mari courant la campagne, notre femme ruminait seule sa rancune et sa tristesse, lorsque deux cavaliers, richement vêtus, montés sur de petits chevaux rapides, vinrent frapper à la porte de la Finette.

— Nous nous sommes égarés, brave dame, dirent-ils... Nous cherchions le manoir de Framboisy... Nous nous sommes trompés de route...

— Je crois bien, répliqua la Finette! Framboisy? Mais vous lui tournez le dos... Vous êtes, au moins, à trente milles de ce manoir...

Les cavaliers étaient éreintés. Ils n'avaient pas mangé depuis le matin et ils mouraient de soif.

— Auriez-vous un peu de lait, un morceau de fromage, une tranche de pain . . . Nous avons de quoi payer.

La Finette avait tout cela ; il lui restait même un peu de volaille froide et le fond d'un pichet de cidre. La Finette se montra aimable, accueillante. Les cavaliers se sentirent en confiance . . . Ils bavardèrent avec leur hôtesse, et bientôt, lui expliquèrent le but de leur randonnée.

— Nous sommes envoyés, dirent-ils, par notre Roi très aimé. Sa fille Liselette est, depuis quelques jours, gravement malade. Vendredi dernier, en mangeant un brochet rôti au beurre, elle a avalé une mauvaise arête qui s'est plantée tout de travers dans sa gorge ; ni le médecin de la cour, ni ceux des environs n'ont réussi à la lui enlever ; même les bénédictions de l'aumônier n'ont rien fait. C'est pourquoi notre Roi, plein d'angoisse, nous a donné mission de parcourir tout son royaume pour découvrir le médecin, habile entre tous, qui réussira à sauver la royale Liselette. Nous irons jusqu'aux confins du royaume s'il le faut, pour y trouver l'homme que nous cherchons, mais nous devons nous dépêcher car la fille du Roi souffre terriblement : elle ne peut ni manger ni boire et, si elle vient à étouffer, son père en mourra de tristesse.

— C'est, en effet, épouvantable, répliqua Finette . . . Et vous pensez qu'à Framboisy? . . .

La Finette s'arrêta, marquant son étonnement . . .

— Eh bien! ... nous ne savons pas trop ... mais le bruit court que dans ce village, existe une vieille femme, un peu sorcière, sans doute, mais qui réussit ces extractions d'arête ...

— Oui, oui! eh bien, si vous voulez me croire ... n'insistez pas. Vous ne trouverez rien à Framboisy. La vieille est morte depuis deux ans ... d'ailleurs ...

La Finette s'était arrêtée. Elle portait bien son nom et, soudain, elle devina tout le parti qu'elle pourrait tirer de cette étrange situation.

— Ne cherchez pas davantage ... beaux Seigneurs, dit-elle, j'ai l'homme qu'il vous faut: c'est mon mari Jéromois. Sous son extérieur modeste, il cache un grand art de la médecine; son habileté est extrême, sa science immense. Malheureusement ...

— Malheureusement quoi? interrompirent les cavaliers qui craignaient déjà de voir leur espoir trompé.

— Malheureusement, il y a une difficulté, reprit Finette. Mon mari, qui est un des médecins les plus experts qui soient, a un caractère détestable et un entêtement inouï. Il refuse, en particulier, de soigner les malades quand il n'en a pas envie. Il va même, en certains cas, jusqu'à prétendre qu'il n'est pas médecin et qu'il ne connaît rien en ces matières; dans ces moments-là, il n'y a qu'une chose à faire, mais

cela réussit toujours: un bon nombre de coups de bâton sur les reins arrange tout et il est bien rare qu'au bout de quelques minutes, Jéromois n'accepte de soigner son malade. Certes, mes Seigneurs, le procédé est violent, je le reconnais, et une épouse aimante ne devrait sans doute pas divulguer un tel secret, mais dans ces circonstances exceptionnelles, où il s'agit de la santé de notre princesse, on ne saurait hésiter à l'employer.

La Finette venait à peine de parler que Jéromois entra à la maison. Les cavaliers le regardèrent avec attention. « En effet, songeaient-ils, il n'a pas l'air d'un médecin... Si nous n'avions la parole de sa femme, jamais nous ne le croirions... Mais, enfin, il n'y a pas à hésiter... »

Jéromois faisait une entrée bruyante. Il marchait avec peu d'assurance, car il avait fêté joyeusement le Saint du jour en de longues libations. Sans perdre de temps, les cavaliers se présentèrent à lui, tandis que discrètement la Finette disparaissait. Ils firent part à notre manant de la mission dont le Roi les avait chargés auprès de lui, en lui disant:

— Nous savons quelle est votre habileté, nous connaissons votre réputation, mais aussi votre modestie. Toutefois, comme il s'agit de la fille du Roi, nous sommes sûrs que, sans tarder, vous allez nous suivre jusqu'au palais royal.

Le manant resta un moment interdit, se demandant si ses visiteurs se moquaient de lui.

— Parbleu, leur dit-il, vous faites erreur, Sires Chevaliers. Je puis déguster les vins de la cave royale, je puis conseiller votre maître sur les meilleures races de poulardes, je puis à la rigueur, un jour où je n'aurai pas bu, lui tailler des rosiers; quant à soigner sa fille, Tudiou! j'en suis bien incapable; en conscience, je ne connais rien à la médecine n'ayant jamais fréquenté les livres d'Hippocrate...

— Très bien, se dirent les cavaliers, rappelons-nous la recette que sa femme nous a enseignée.

Il n'y avait en effet pas une minute à perdre; après s'être consultés du regard, les messagers royaux prirent les grands moyens et s'étant emparé des balais appuyés contre le mur, ils firent tomber une grêle de coups sur le dos du paysan. Au quinzième coup de trique, notre homme se proclamait médecin; il aurait aussi bien affirmé être clerc ou duc pourvu que la bastonnade prît fin... Aussitôt, un des cavaliers le prit en croupe sur son cheval et, deux heures plus tard, ils arrivaient tous les trois au château du Roi au milieu des lamentations de la cour: la princesse, en effet, était à toute extrémité. Ce fut avec une joie profonde que le Roi reçut ses messagers. En quelques mots, à voix basse, il apprit d'eux les bizarreries du médecin et les conditions étonnantes dans lesquelles il acceptait de pratiquer son art.

Jéromois, médecin malgré lui, fut conduit d'urgence dans la chambre de l'auguste malade. La princesse toute pâle, étendue sur un divan, hoquetait en grimaçant horriblement. Elle montrait avec insistance son gosier où l'arête fatale ne voulait pas passer. Pour gagner du temps, notre pseudo-médecin examina avec soin la gorge princière, réfléchit longuement et ne trouvant aucune solution, il se tourna vers le Roi anxieux.

— Sire, un médecin saurait sans doute ce qu'il y a à faire dans un tel cas! quant à moi! ignorant et malhabile, je ne puis rien faire pour votre fille!

Le Roi et les messagers se regardèrent et sur un geste du premier ministre, le bourreau d'honneur entra, muni d'un bâton de frêne aussi souple que résistant. Quelques instants plus tard, la bastonnade commençait et sous les coups de la trique officielle, notre malheureux Jéromois se roulait bientôt par terre, levant bras et jambes, faisant mille contorsions et cent grimaces; dans sa détresse, il était comique et les assistants avaient peine à retenir leur rire. Quant à la princesse, le spectacle de ce pantin disloqué la réjouissait tellement que, malgré sa douleur, un fou-rire inextinguible s'empara bientôt d'elle... Ce fut son salut! Au moment où le paysan, bien rossé, consentait enfin à soigner la princesse, l'arête, décrochée par les éclats de rire, partit d'elle-même et notre médecin n'eut

qu'à la cueillir délicatement avec une pince sur les lèvres de la malade. Aux acclamations de la cour, il fut porté en triomphe et, tandis que l'ancien médecin était honteusement chassé, notre manant recevait solennellement la robe écarlate, symbole de sa fonction. En outre, le Roi lui offrait de demeurer de longues années à la cour, le comblant de présents. Mais Jérómois refusa poliment.

— Sire, je vous remercie de l'honneur que vous me faites; mais j'ai un jardin et une chèvre... Aussi... une femme... Les trois ont besoin de moi et m'attendent; je vous demande de me laisser repartir chez moi, car je ne puis rester plus longtemps...

Le Roi n'eut qu'un signe à faire et de nouveau le bourreau apparut, muni de sa redoutable trique. Devant la perspective d'une troisième bastonnade, notre homme, tout tremblant, se jeta à genoux, implorant miséricorde et promettant de rester au palais aussi longtemps que la volonté du Roi l'exigerait.

On pense bien que le bruit du « miracle », survenu à la Cour royale, s'était répandu comme une traînée de poudre, partout en Ile-de-France... et dès le lendemain, malades, infirmes et incurables se dirigèrent vers le château dans l'espoir d'être guéris. La journée n'était

pas encore très avancée que déjà près d'une centaine de clients attendaient à la porte d'entrée.

Le Roi pria maître Jéromois de bien vouloir les examiner un par un et de faire le nécessaire pour qu'ils puissent tous repartir chez eux en pleine santé; et cela le plus rapidement possible.

— Sire, implora Jéromois, cela n'est pas faisable, il y en a trop! Il faudrait que Dieu en personne me vienne en aide, sans quoi... Mais un geste du Roi l'arrêta net, car derrière la porte, apparaissait l'ombre du grand exécuteur... Puisqu'il le fallait, il n'y avait plus à hésiter; Jéromois décida de jouer le tout pour le tout et de se tirer aussi bien que possible d'une situation délicate.

Il fit donc entrer tous les malades dans la grande salle d'honneur; puis il demanda à deux valets d'allumer un grand brasier dans la vaste cheminée de pierre autour de laquelle s'étaient réunis tous ceux qui réclamaient ses soins. Après avoir revêtu sa toge écarlate de médecin, il s'adressa à eux:

— Mes amis, leur dit-il, je suis heureux de constater que vous êtes venus aussi nombreux pour solliciter mes soins. Pourtant ce ne sera pas chose facile que de guérir, en quelques minutes, tant de clients. Je suis donc résolu à employer avec vous une méthode violente mais radicale; une méthode qui, en d'autres circonstances, a obtenu de merveilleux résultats. Encore une fois,

mes amis, le procédé est brutal, mais la confiance que vous me témoignez me permet de l'employer.

Interloqués par un semblable début, les malades ne disaient mot, attendant la suite...

— Ecoutez donc, mes amis, ce que je vous propose, continua Maître Jéromois: que le plus malade d'entre vous s'avance jusqu'à moi; comme il ne lui reste que peu de temps à vivre, il est normal qu'il soit sacrifié à la santé de tous. Voici ce que je vais faire: après l'avoir endormi, je le jetterai dans les flammes de la cheminée; puis, quand il sera calciné, je ferai avec ses cendres un élixir merveilleux dont une seule goutte guérira tous vos maux quels qu'ils soient... les corps aux pieds, l'asthme, la diarrhée, le coryza.

Un grand silence s'abattit sur la salle d'honneur. Tous les patients se regardaient et personne ne s'avavançait, car aucun d'eux ne voulait avouer que sa maladie fût plus grave que celle du voisin. Alors, Jéromois, s'avavançant, s'adressa à celui qui était arrivé le premier:

— Parbleu, ami, il suffit de regarder tes yeux battus et voir ton visage verdâtre pour affirmer que tu es gravement malade; je pourrais donc, avec raison, te choisir pour le sacrifice.

— Vous vous trompez, Messire, haleta la victime, je ne suis pas sérieusement malade.

Certes, il y a des jours où ça ne va pas fort, mais précisément, je ne me suis jamais porté aussi bien qu'en ce moment!

— Mais alors, fripouille, hurla le médecin, que fais-tu là, si tu te portes bien? Va, décampe, et plus vite que cela.

Et le premier patient de déguerpir à toutes jambes.

Le second malade que le médecin interpella se déclara lui aussi en parfaite santé: « Je ne suis nullement venu, dit-il, pour me faire soigner, mais pour accompagner un ami, qui précisément se sent beaucoup mieux depuis quelques instants et qui se prépare à retourner chez lui. »

— Hors d'ici, gredins, hors d'ici! et plus vite que cela! et d'un magistral coup de pied, Jérôme renvoya à leurs affaires les deux compères.

Est-il besoin d'ajouter que tous ceux auxquels s'adressa notre médecin improvisé se trouvèrent, par un miracle soudain, subitement guéris! à tel point que le groupe des malades qui, tout à l'heure, remplissait la salle, diminuait à vue d'œil. A l'idée d'être réduit en cendres dans le brasier, chacun retrouvait la santé et n'estimait plus que ses souffrances fussent intolérables.

Le Roi qui, d'une fenêtre examinait la porte, voyait avec joie et stupéfaction infirmes et malades sortir du château avec une rapidité telle qu'ils semblaient avoir retrouvé subitement la

santé de leur jeunesse. Il voulut aller féliciter son médecin pour sa merveilleuse habileté et se dirigea vers la salle d'honneur; quand il y pénétra, le dernier visiteur s'en allait, les béquilles à la main, si légèrement qu'il faillit renverser le Prince, dans le couloir!

— Et voici, tous vos patients sont guéris, Sire, j'ai exécuté vos ordres, laissez-moi repartir, implora Jéromois.

Devant un semblable prodige, le Roi ne pouvait se montrer plus longtemps, inhumain. Après avoir comblé de présents son incomparable médecin, il lui permit enfin de retourner auprès de sa Finette qui, de son côté, commençait à trouver sa situation pénible. Elle regrettait maintenant son mari. Elle commençait à lui trouver des qualités insoupçonnées... si bien qu'elle le reçut avec une joie véritable.

Au cours de cette aventure, Jéromois, de son côté, avait senti combien il peut être désagréable de recevoir des coups de bâton! aussi fit-il la promesse solennelle de ne plus battre sa femme.

Quant à l'astucieuse Finette, elle put, de son côté, mener une vie plus reposante. Etant désormais à l'abri de la pauvreté, grâce aux cadeaux du Roi, elle prit à son service quelques domestiques qui l'aidèrent dans son travail. C'était de plus en plus nécessaire, car une ferme

plantureuse avait remplacé rapidement l'ancienne chaumière; un riche troupeau, parmi lequel la petite chèvre était le seul souvenir du temps jadis, passait dans les pâturages voisins; et le petit jardinet d'autrefois était devenu un magnifique verger.

C'est au milieu de cette abondance que Finette et Jérómois devaient vivre désormais, dans l'amitié du Roi et la paix retrouvée de leur foyer.





## LES TROIS RUSÉS PÈLERINS



Ce pêcheur qui, depuis trois jours, parcourait les bords du Lac-aux-Outardes, dans l'espoir d'une « grosse prise », était toujours bredouille. C'était un émigrant français habitué à pêcher le brochet dans les étangs des Landes.

Quand un pêcheur ne prend rien, il n'a qu'une manière de se consoler : raconter des histoires. J'étais son voisin, il me prit comme auditeur. Je ne le regrettai pas, car tous ses récits étaient pleins de pittoresque. L'histoire suivante — comme tout ce qu'il raconta — se situe dans ces paysages landais, au sud-ouest de la France. Vous l'aimerez certainement.



La célèbre et mystérieuse forêt des Landes qui couvre toute une région de France, est parcourue, de nos jours, par de merveilleuses routes où les voitures filent à cent à l'heure. Mais à l'époque — bien lointaine — où se passe l'histoire des « Trois rusés pèlerins », il n'y avait que de pauvres chemins, sablonneux, lugubres,

hésitants, qui traversaient, vaille que vaille, les interminables étendues de pins, en contournant les étangs morts, en s'égarant dans les marécages...

L'endroit était loin d'être sûr. Des bandits de grand chemin campaient, ici et là, sur les bords des clairières, dans l'intention de détrousser les voyageurs qui, d'aventure, passeraient par là.

Ceux-ci, on le pense bien, étaient rares : seuls, les pèlerins, qui avaient fait le vœu d'aller au célèbre sanctuaire de saint Jacques de Compostelle et qui venaient du nord de la France, ne pouvaient faire autrement que de se hasarder en ces lieux sinistres. Et d'ailleurs, à chaque fois qu'ils le pouvaient, se réunissaient-ils par groupe : la route ainsi était moins longue et le danger plus restreint.

C'est ainsi que, en ce début d'automne (la date ne vous dirait rien... Sachez seulement que cela se passait il y a plus de cinq cents ans) deux pèlerins, venant de Picardie, s'avançaient sur un des sentiers de la forêt landaise. C'étaient deux bourgeois, les sieurs Boisjoli et Sanschagrïn qui, pour des raisons que nous ne connaissons pas, avaient décidé d'aller faire le fameux pèlerinage de Saint-Jacques. C'étaient deux braves pèlerins, aimant la plaisanterie, volontiers rusés et moqueurs... Mais ce soir-là, ils étaient taciturnes. Le long trajet les avait déprimés ; leur bourse de voyage était à sec et leur nourriture presque épuisée...

— Ah! mon ami... arriverons-nous un jour au but de notre pèlerinage? demanda Boisjoli... je finis par croire que nous mourrons avant de voir la flèche de la basilique...

Sanschagrín ne répondit rien. Ses pieds lui faisaient mal. Son estomac le tirailait. Il regardait avec nostalgie de grands vols d'oies sauvages qui traversaient le ciel et des myriades d'alouettes qui, à leur passage, se levaient des fougères.

— Quel pâté savoureux nous ferions avec trois ou quatre de ces alouettes, songeait-il...

Mais, pour cela il leur aurait fallu poser des collets et ils n'en avaient plus la force.

Vers le soir, ils firent la rencontre d'un paysan qui arrivait de Bourgogne et qui, lui aussi, se dirigeait vers le Saint Lieu. Ils décidèrent aussitôt de faire route ensemble pour plus de sécurité et de mettre en commun les ressources qu'ils possédaient. Ressources bien maigres d'ailleurs! Lorsque s'étant assis autour du feu, ils eurent soupé d'un frugal repas, ils constatèrent qu'ils possédaient, en tout et pour tout, un unique petit pain blanc qu'un enfant aurait facilement mangé à lui tout seul!

Nos deux bourgeois picards, pleins d'astuce et de mauvaise foi, décidèrent de garder pour eux le dernier pain et de ne point le partager avec le paysan. Ils avaient plus d'un tour dans leur sac et pensaient qu'il ne leur serait point

difficile de tromper ce vulgaire habitant de la campagne bourguignonne.

L'un d'eux (c'était Boisjoli) prit la parole :

— Il est bien certain, dit-il, que le petit pain qui nous reste ne saurait suffire à nous trois ; il ne nous profiterait nullement ; tandis que, si on le réserve à l'un d'entre nous, il lui sera de quelque profit. Nous pourrions le tirer au sort, mais ce moyen n'est pas digne des honnêtes pèlerins que nous sommes. J'ai autre chose à vous proposer. Voici : nous allons, mes amis, nous coucher sous peu ; au cours de notre sommeil, nous rêverons, sans doute ; or j'ai pensé que le pain pourrait être donné à celui qui aura fait le plus beau rêve.

Sanschagrïn, qui était de connivence avec lui, trouva cette idée ingénieuse. Quant au paysan, il approuva aussi le projet, mais son sourire narquois montrait qu'il avait parfaitement éventé le piège. Après quoi, tous les trois se couchèrent ; ils s'étaient fait une molle litière sur les aiguilles de pin, à l'abri des hautes branches de la forêt. Nos deux citadins étaient si fatigués par la marche qu'ils s'endormirent aussitôt allongés. Le paysan, qui guettait cet instant, se leva sans bruit et gagna silencieusement le pied de l'arbre où, dans une cache de fougères, le pain était déposé. Puis s'en emparant, il le mangea sans nul remords, du plus grand appétit. Ensuite de quoi, il s'endormit lourdement du sommeil de l'homme rassasié.

Dès l'aube, le chant des oiseaux réveilla nos voyageurs. Ils étaient à peine debout que celui qui, la veille, avait eu l'idée commença :

— Amis, j'ai fait un rêve inouï : j'étais à peine endormi que j'ai vu avec terreur deux diables horribles et grimaçants qui venaient me chercher. M'ayant conduit jusqu'aux enfers, par des sentiers remplis de braises rougeoyantes, ils m'ont permis de regarder, à travers la porte de bronze aux clous incandescents, dans le brasier immense où rôtissaient en hurlant plusieurs de nos amis de Picardie ; j'ai reconnu parmi les flammes le boucher Grégoire qui nous vendait de la viande faisandée, le meunier Jeannot dont la farine était moisie et même (vous n'en direz rien) le baron de Montfoisie qui était si cruel avec nous.

— Quant à moi, intervint Sanschagrin, je me suis promené en songe dans des régions moins sinistres ; figurez-vous, en effet, que durant mon sommeil, j'ai rêvé que deux archanges étincelants m'accrochaient après leurs ailes pour m'entraîner dans l'azur, jusqu'au paradis. Là, sous une lumière éclatante, ils me permirent de contempler face à face le Seigneur du ciel ; avant que mon rêve prît fin, je pus voir, à la droite de la bonne Vierge, Thomas l'aveugle qui, chaque dimanche, nous demandait l'aumône à la porte du monastère, et Blanchette, la petite bergère qui, en revenant des champs, le soir, portait toujours sur ses épaules le plus petit des agneaux ; je dois vous dire, en toute justice,

mes amis, que je ne vous ai point vus au Paradis, alors qu'il m'a semblé que j'y étais moi-même en fort bonne place...

Intéressé et moqueur, le paysan écoutait sans mot dire.

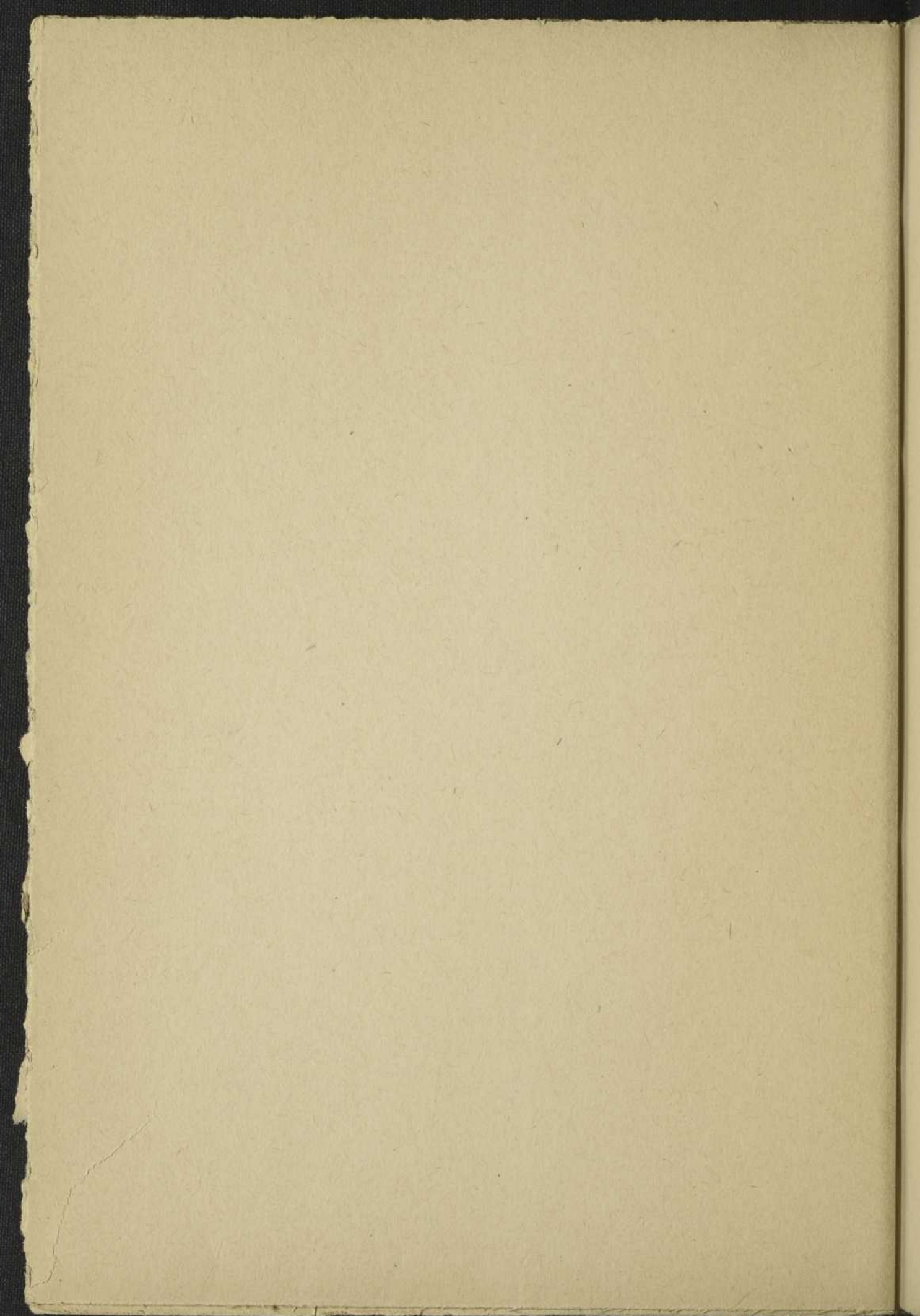
Après un tel récit, les deux bourgeois étaient sûrs d'eux. Ils pourraient certainement se partager le pain. Ils regardaient le paysan qui se taisait...

— Et toi, mon ami, lui demanda Boisjoli, d'un air condescendant et un peu méprisant, aurais-tu, par hasard, fait un rêve?

— Oh! moi, pauvre paysan que je suis, je n'ai pas eu le bonheur de faire des songes aussi magnifiques; pourtant, mon rêve est assez singulier pour que je vous le raconte; en outre, comme justement il a quelque rapport avec tout ce que vous venez de dire, il vous intéressera sans doute. En effet, lorsque en songe, je vous ai vu partir, l'un dans le ténébreux enfer, l'autre au Paradis étincelant, je me suis dit que vous alliez en des endroits d'où l'on n'avait pas l'habitude de revenir. Et comme je restais tout seul sur cette terre, je n'ai pas hésité... à manger le pain qui, bien que petit, n'en était pas moins excellent.

Les deux bourgeois picards ne dirent pas un mot. Ils comprenaient que cet homme, tout paysan qu'il fût, les avait roulés largement.

Il n'était plus question de faire route ensemble. Chacun gagna le sanctuaire de Saint-Jacques de Compostelle, par ses propres moyens... Pourtant, ils devaient se retrouver, quelques jours plus tard, près du Sanctuaire. Leur rancune avait disparu... Le mieux était de rire, d'une telle mésaventure: c'est ce qu'ils firent, en se réconciliant aux pieds du grand saint Jacques qui, du haut de sa corniche, semblait les accueillir avec un sourire plein de tendresse mais un peu... narquois.

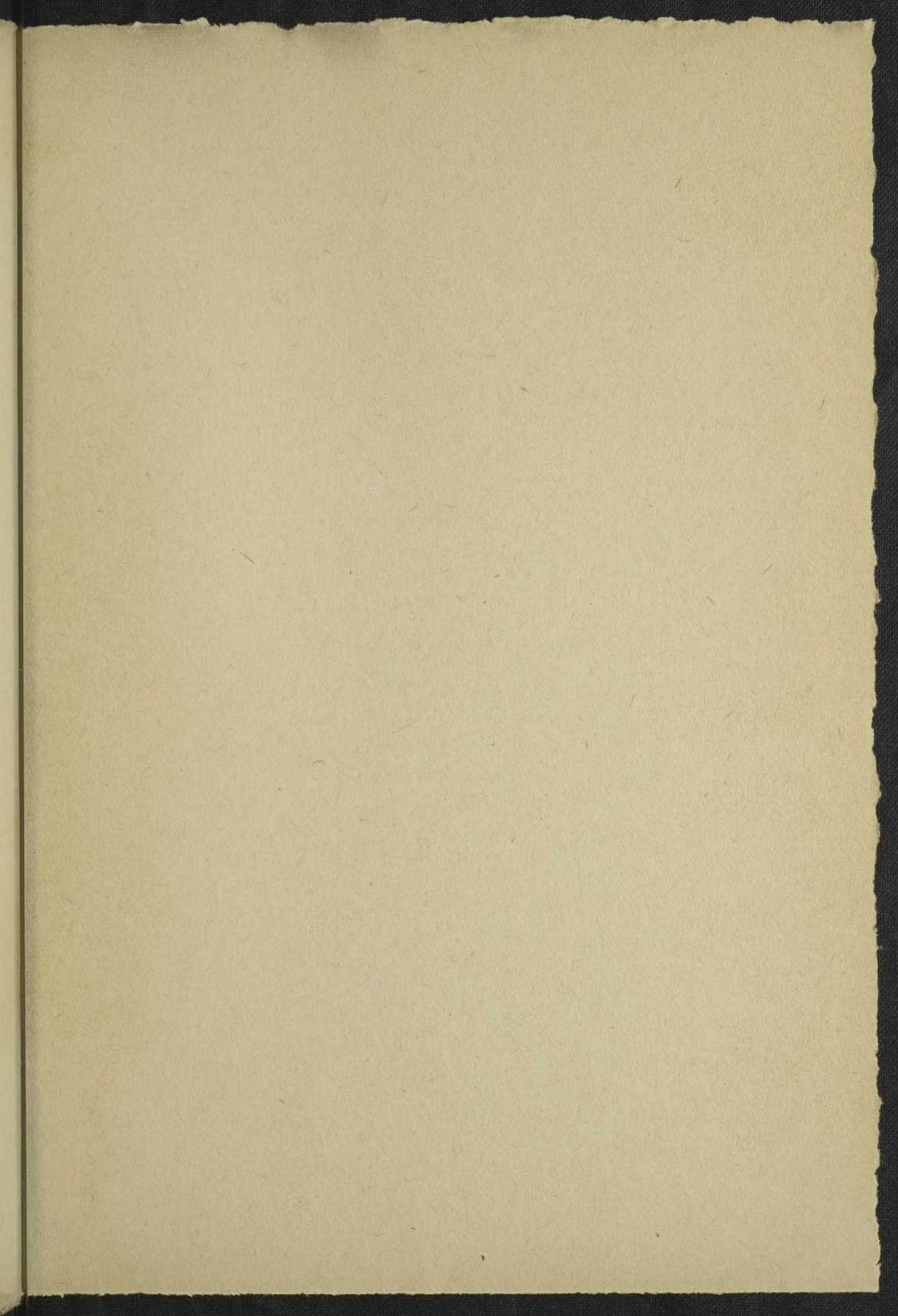


## TABLE DES MATIÈRES

Le cochon aux habits rouges . . . . .	9
Les larmes du chevreuil . . . . .	31
Les voleurs de Sainte-Agathe . . . . .	43
Les trois truites du Grand Couque . . . . .	65
La mort et le jardinier . . . . .	81
Finette et l'arête de poisson . . . . .	87
Les trois rusés pèlerins . . . . .	101







---

Imprimé au Canada — Printed in Canada

Deacidified using the Bookkeeper process.  
Neutralizing Agent: Magnesium Oxide  
Treatment Date:



PRESERVATION TECHNOLOGIES, L.P.  
111 Thomson Park Drive  
Cranberry Township, PA 16066  
(724) 779-2111

N/S

# ROSE DES VENTS

BNO



C 000 030 186

**M. MOUGINS: La légende de Louis Cyr**

Le plus fort athlète canadien de tous les temps... Quelles furent ses prouesses? Les voici, enfin, racontées.

**GUY BOULIZON: Contes du Mont-Tremblant**

Les contes les plus émouvants et les plus spirituels d'un auteur fort connu de la jeunesse canadienne.

**M.-A. GRÉGOIRE-COUPAL: L'Amour frappe au manoir**

Des contes pleins de romanesque et d'imprévu, par un des meilleurs écrivains canadiens.

**SAINT-ANDOCHE: 250 histoires comiques**

Un humoriste canadien a groupé les deux cent cinquante plus drôles histoires de son répertoire.

**O. M. GOUIN et J.-R. BOUDOU: Atlantide 43**

Cette histoire inouïe qui se situe, en pleine guerre, dans les eaux du Saint-Laurent est-elle imaginaire? Qui oserait le dire?

**A. THÉRIO: Contes des Belles Saisons**

Contes de neige! Contes du grand soleil! Tous, merveilleux et passionnants.

**I. LEGRIS: Jonathan, petit Anglais perdu**

Histoire émouvante d'un jeune aristocrate anglais, qui, vers 1760, vint au Canada et y connut bien des malheurs.

**GUY BOULIZON: La croix chez les Indiens**

L'histoire pleine de ferveur et d'horreur de Kathéri Tekakwitha, la vierge de la Mohawk.

**PRIX: \$1.00**

**BEAUCHEMIN**